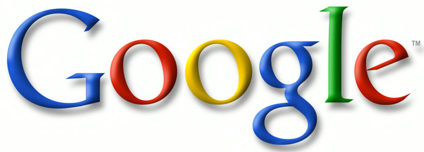



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

# GUERRE OUVERTE,

*OU*

# RUSE CONTRE RUSE,

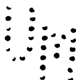
## *COMÉDIE*

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Antoine Jean Bourlin, called

PAR M. DUMANIANT;

*Représentée pour la premiere fois à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 4 Octobre 1786.*





*A PARIS,*

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, N°. 64.



M. DCC. LXXXVIII.



| *PERSONNAGES.* | ACTEURS. |
| --- | --- |
| LE BARON DE STANVILLE, vieux Militaire, | *M. Dumaniant.* |
| LUCILE, Niece du Baron, | *Mlle. Forêt.* |
| NANCI, Gouvernante du Baron, | *Mlle. Prieur.* |
| L'OLIVE, Valet du Baron, | *M. Bordier.* |
| LISETTE, Fille-de-chambre de Lucile, | *Mlle. Fiat.* |
| L'INGAMBE, Soldat invalide, demeurant chez le Baron, | *M. Maillé.* |
| FRANÇOIS, Portier du Baron, sourd & begue, | *M. Baroteau.* |
| LE MARQUIS DE DORSAN, Amoureux de Lucile, | *M. Saint-Clair.* |
| FRONTIN, Valet du Marquis, | *M. Michot.* |

*La Scene est à Marseille.*

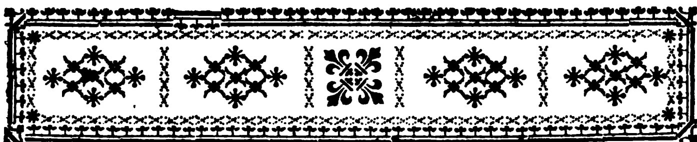
---

*Le Théâtre représente, au premier Acte, une Place Publique. A la troisieme coulisse, à droite des Spectateurs, est la maison du Baron. En face, un peu plus haut, celle du Marquis.*

*Au second Acte, un Sallon. A droite des Spectateurs, au quatrieme chassis, un cabinet dans lequel entre le Marquis. A gauche, idem, un autre cabinet, où il se sauve quand l'Olive se fait entendre.*

*Au troisieme Acte, un Jardin, forme de quarré long, représentant des murs avec un treillage. Au fond, une grille. Deux Pavillons paralleles sur le devant. Plus haut que les Pavillons, il y a deux petits berceaux de charmille. Il fait nuit. Devant le Pavillon, à gauche des Spectateurs, deux chaises de Jardin.*

*Les Acteurs sont placés au Théâtre, comme ils le sont en titre de chaque Scene.*



# GUERRE OUVERTE,

## COMÉDIE.



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, FRONTIN.

LE MARQUIS.

Nous voici tout près de mon hôtel. Tu arrives ?

FRONTIN.

A l'inſtant, Monſieur le Marquis. Vous m'avez rencontré, comme je deſcendais de la Diligence de Paris. J'allais m'informer dans quel quartier de Marſeille eſt votre hôtel, lorſque vous avez paru. Cette Ville-ci me paraît ſuperbe, & l'on peut bien ne pas y regretter la Capitale.

LE MARQUIS.

Je t'en réponds. Le commerce y fleurit ; l'aiſance qu'il répand, un ciel toujours pur, l'air de gaieté qu'on voit ſur tous les viſages, tout contribue à en rendre le ſéjour charmant. Au reſte, c'eſt ma Patrie, il eſt naturel que je m'y plaiſe, & mon deſſein eſt de m'y fixer pour toujours.

FRONTIN.

Ah ! ah ! voilà un deſſein bien prompt. Vous venez ici pour hériter d'un oncle millionnaire, que vous n'aviez pas vu depuis l'âge de douze ans que vous quittâtes cette Ville. Votre projet, ſi je m'en ſouviens bien, était de recueillir l'héritage le plus promptement poſſible, & de retourner bien vîte à Paris pour y jouir de vos richeſſes. « Mon cher Frontin, (me diſiez-vous, encore une » heure avant le départ,) je ſuis bien malheureux que ma préſence » ſoit néceſſaire à Marſeille. Que je vais m'ennuyer avec ces Pro- » vinciaux ! Peut-être ſerai-je obligé d'y végéter un grand mois ! » Un mois hors de Paris ! Ah ! quand on a connu les charmes de » ce ſéjour délicieux, peut-on exiſter en Province ? »

LE MARQUIS.

Frontin, tout eſt changé.

FRONTIN.

Ah, Monſieur ! Que dira-t-on de vous là-bas, lorſqu'on apprendra cette réſolution ?


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

» le Baron de Stanville, dans la rue de Rome, vis-à-vis de l'hôtel » de ton maître. Je fers fa niece, qui a autant de vertu que de » beauté. On la marie inceffamment. »

LE MARQUIS, *vivement.*

On la marie! Ah, Frontin! il faut rompre ce mariage. Va trouver Lifette, intéreffe-là en ma faveur, peins-lui la vivacité de mon amour pour fa maîtreffe; dis-lui qu'elle faffe l'impoffible pour détourner cet hymen funefte; uniffez vos efforts, & pour récompenfe de ce fervice, je vous marie enfemble, & je me charge de votre fort.

FRONTIN.

Ah! Monfieur le Marquis! comptez fur mon zele. Je n'avais pas befoin de la récompenfe pour vous fervir; mais elle ne gâtera rien. Je vois même une phrafe confolante pour vous. « On la » marie inceffamment; elle ne connaît pas le futur. »

LE MARQUIS.

Il faut empêcher qu'elle ne le connaiffe.

FRONTIN.

« C'eft l'oncle qui fait ce mariage. »

LE MARQUIS.

Tous ces oncles font de même; ils ne favent ce qu'ils font.

FRONTIN.

« C'eft un Capitaine de Vaiffeau. »

LE MARQUIS, *fe récriant.*

Un Capitaine de Vaiffeau! Un Capitaine de Vaiffeau ne lui convient point. Une fille délicate, belle comme l'Amour!

FRONTIN.

Non, Monfieur, elle ne lui convient pas. Une jolie femme à un Capitaine de Vaiffeau! C'eft un meurtre. A la bonne heure, ce font de braves gens qui fe battent bien; mais ce ne font point des hommes à femmes. Je cours trouver Lifette. *(Il va pour fortir par la droite du Théâtre.)*

LE MARQUIS, *montrant la maifon du Baron.*

Où vas-tu donc? C'eft là qu'elle demeure.

FRONTIN.

Inftruite de mon arrivée, elle m'attend chez une amie. Comme les Maîtres ont fouvent mauvaife opinion des filles qui ont un amant, & les mettent à la porte fans autre examen, elle m'a recommandé de ne pas l'aller trouver à l'hôtel. Je vole au rendez-vous. Du courage, Monfieur, du courage. Il y aura bien du malheur, fi nous n'opérons pas quelque révolution dans le cœur de la niece, ou dans les projets de l'oncle. *(Il fort par la droite du Théâtre.)*

---

## SCENE II.

LE MARQUIS, *feul.*

ON la marie inceffamment! Cette phrafe cruelle retentit jufqu'à mon cœur & le défole. C'eft peut-être une fauffe alarme. Les domeftiques font fouvent mal inftruits. Eh! non, au contraire, *on ne fe cache pas d'eux*; ils favent tout, & rien n'eft plus certain

que ce maudit mariage. Et je le souffrirais! Non, non, non. — Ah! je sens que j'aime véritablement cette fois. — Quel parti prendre? Chercher à m'introduire dans la maison? Me faire aimer? M'aimera-t-elle? Quelle apparence! Depuis deux jours entiers que je m'attache à sa poursuite, a-t-elle pris garde à moi seulement? Si ses yeux sont tombés sur les miens, c'était d'un air distrait; elle me regardait sans me voir. Mais ce mariage lui déplaît peut-être. — Oui, oui, il lui déplaît. — Comme j'affirme cela, parce que je le desire. On la sacrifie à l'intérêt, j'en suis sûr. — Si je me proposais, moi? Je suis héritier, jeune. J'ai un rang, un nom dans le monde. Ah! je n'ai jamais mieux senti le prix de la fortune. — Elle me préférera à un Marin. Oh! très-certainement. L'oncle lui-même sera flatté de ma demande. Le mariage n'est pas fait; on peut le rompre. Je le romprai, je leverai toutes les difficultés. S'il y a un dédit, je le payerai. Je ne demanderai point de dot; les avantages les plus forts, le douaire le plus considérable; j'offrirai, je donnerai tout, tout. Elle est si belle, si intéressante, qu'il n'est point de sacrifice qu'elle ne mérite.... Par qui ferai-je la demande? Eh! parbleu! par moi-même. Un autre n'y mettrait pas le même zele, la même chaleur. Le Baron était l'ami de mon oncle; il s'est fait écrire hier chez moi, il est naturel que je lui rende sa visite aujourd'hui. Je ferai tomber la conversation sur sa charmante niece. Des éloges, je passerai à ma proposition. Fasse le Ciel qu'elle soit acceptée! Mais, qu'il n'aille pas s'aviser de me refuser, cet oncle; car je sens que je deviendrais capable de tout. (*Appercevant le Baron qui sort de chez lui.*) Eh! juste Ciel! le voici qui sort de chez lui. Sa présence m'interdit. Jamais je n'avais connu ce trouble. Abordons-le pourtant.

---

## SCENE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

(*Le Baron s'arrête à deux pas de sa porte, & regarde à sa montre.*)

LE MARQUIS, *allant au Baron.*

MONSIEUR le Baron?

LE BARON.

Monsieur?

LE MARQUIS.

Vous ne me remettez pas?

LE BARON.

Pardonnez-moi; c'est vous, mon cher Marquis. Depuis douze ans que je ne vous ai vu, votre figure n'est presque pas changée. Oh! je vous reconnais bien; mais vous êtes un homme à présent. Vous étiez autrefois l'écolier le plus espiégle.... Vous m'avez fait bien des tours.

LE MARQUIS.

Vous vous êtes fait écrire hier chez moi; je suis honteux de m'être laissé prévenir.

LE BARON, *gaiement.*

Tenez, bannissons le cérémonial. J'ai été trente ans l'ami de votre oncle. Il venait chez moi, j'allais chez lui sans façon. La

cordialité, la franchise, la gaieté provençale, telles étaient nos communes devises. Si vous pensez comme lui; si le radotage d'un vieux Militaire ne vous ennuie pas, venez chez moi à toute heure, à tous momens, vous y serez toujours le bien reçu. J'en agirai de même à votre égard. Vous verrez bientôt si je suis votre homme; tel je me montrerai le premier jour, tel vous me verrez dans la suite. L'amitié qui nous liait, votre oncle & moi; celle que j'avais pour vous, quand vous étiez enfant, la confiance qu'inspire votre physionomie, tout me garantit d'avance que vous me conviendrez à merveille.

LE MARQUIS.

Ah, Monsieur!.... mon oncle vous aimait beaucoup; il ne cessait de me le répéter.

LE BARON.

Autrefois. Il y a si long-temps que vous n'êtes venu ici.

LE MARQUIS.

C'est dans ses lettres qu'il m'entretenait de vous. *( à part. )* Je ne sais ce que je dis.

LE BARON.

Il n'aimait gueres à écrire pourtant.

LE MARQUIS.

Il m'écrivait à moi. Nous étions en relation pour des affaires.

LE BARON.

Ma foi, je ne lui en ai jamais connu d'autres, que celles de songer à ses plaisirs.

LE MARQUIS.

Il en avait pourtant. — C'est par lui que j'ai su que vous aviez une niece charmante.

LE BARON.

Par lui! Je crois que le pauvre homme ne l'a jamais connue. Je ne l'ai retirée du couvent que depuis sa mort. Il est vrai que je lui en parlais souvent.

LE MARQUIS.

Elle est belle, Mademoiselle votre niece.

LE BARON.

Oh! ce n'est point parce que je suis son oncle. Je ne mets pas d'amour-propre à cela; mais c'est sans contredit la plus aimable & la plus belle créature de tout Marseille. Je ne tarirais pas si j'entreprenais son éloge. Elle est gaie, espiegle; elle se plaît quelquefois à me faire enrager: je l'ai mise sur ce pied-là; mais elle est sage, douce, réservée avec tous les autres. Il n'y a qu'avec moi qu'elle a son franc-parler. Elle me lutine, elle me fait mille tours; Mais je le lui rends bien. A propos, je la marie, on doit vous avoir dit cela; c'est le bruit de la ville.

LE MARQUIS, *indifféremment.*

Oui, j'en suis instruit.

LE BARON.

Eh bien! puisque vous êtes ici, vous danserez à sa noce.

LE MARQUIS.

Ce mariage est donc bien avancé?

LE BARON.

Non pas autrement ; mais il est décidé.

LE MARQUIS.

C'est un Capitaine de vaisseau ?

LE BARON.

Le fils d'un de mes anciens camarades qui fut tué au siege de Mahon. Le jeune homme se fera un nom, ou se fera tuer comme son pere. De plus, je suis son parrain. Il s'est distingué à la derniere guerre. Les Gazettes ont parlé de lui avantageusement. Dans l'Inde, il a eu l'honneur de sauver la vie à son Chef-d'Escadre, de couler bas deux navires ennemis & d'en prendre un troisieme. Le Roi l'a récompensé. Sensible aux belles actions, j'ai voulu en faire de même. Je n'avais rien de plus précieux à lui offrir que ma niece, & je l'ai fait.

LE MARQUIS.

Ainsi vous sacrifiez Mademoiselle votre niece ?

LE BARON.

Qu'appelez-vous, sacrifier ? En la faisant la femme d'un brave Officier, je crois l'honorer encore. Il y a beaucoup de gens riches, beaucoup de gens titrés dans le monde ; mais il y en a peu qui vaillent la peine que l'on s'occupe d'eux.

LE MARQUIS.

Mais, si votre niece avait de la répugnance pour ce mariage ?

LE BARON.

Elle n'en a pas montré jusqu'à présent.

LE MARQUIS.

Connaît-elle celui que vous lui destinez ?

LE BARON.

Elle ne l'a jamais vu.

LE MARQUIS.

Et vous pensez qu'elle l'aimera ?

LE BARON.

Cela n'est pas absolument nécessaire.

LE MARQUIS.

Y songez-vous !

LE BARON.

Est-ce qu'on est ordinairement amoureux de ceux qu'on épouse ! Je n'ai jamais vu mettre cette clause dans un contrat.

LE MARQUIS.

Ce devrait être pourtant la premiere de toutes, & nos lois ont eu tort de ne rien prononcer sur cet article.

LE BARON.

Vous embrassez la cause des jeunes gens.

LE MARQUIS.

J'embrasse la cause de la nature & de l'humanité.

LE BARON.

Voilà les mots à la mode : on a tout dit quand on les a prononcés.

LE MARQUIS.

Je parle d'après mon cœur. Si votre niece pourtant se sentait

un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vînt à lui plaire ?

LE BARON.

Cela serait différent. J'ai promis au Capitaine de faire humainement tout ce qui dépendrait de moi pour lui assurer la main de Lucile; je lui ai écrit que j'emploierais tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah! vous êtes un oncle charmant, adorable.

LE BARON.

Je ne suis que juste; j'aime trop ma niece pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez.

LE BARON.

Comment ?

LE MARQUIS, *aux genoux du Baron.*

Je me jette à vos pieds.

LE BARON.

Que faites-vous ? Au milieu de la rue! Relevez-vous, Marquis. Que signifie cela ?

LE MARQUIS, *toujours à genoux.*

J'adore votre niece.

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille ?

LE MARQUIS.

Un regard a décidé du reste de ma vie. Je vous demande sa main, & comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus soumis & le plus respectueux.

LE BARON, *le faisant relever.*

Vous êtes aussi leste dans vos propositions, que prompt à vous enflammer.

LE MARQUIS.

La violence de mon amour, la circonstance, tout me force à cette démarche précipitée. Votre niece m'est arrachée, si je tarde. Excusez un amant. Vous avez connu l'amour, sans doute, & quand il est extrême, vous savez qu'il rend capable de tout.

LE BARON.

Monsieur le Marquis, je suis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonstance, vous devez croire que je vous aurais préféré à qui que ce fût; mais j'ai donné ma parole, & rien ne peut m'engager à y manquer. De plus, si ma niece vous aimait, je ne contraindrais pas son inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être insensible à la pureté, à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal : donnez-moi le temps de la convaincre de la sincérité de mes sentimens, & laissez-moi l'espoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma niece ne vous connaît pas.

LE MARQUIS.

Je me ferai connaître.

LE BARON.

C'eſt ce que j'empêcherai de tout mon pouvoir.

LE MARQUIS.

Vous ſavez quelle eſt ma fortune. Exigez, il n'eſt point d'avantage que je ne ſois prêt à faire à Mademoiſelle votre niece. Je ne demande point de dot : je ne veux qu'elle, elle ſeule ; & en la poſſédant je me croirai trop heureux encore.

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis. Je me vois dans la néceſſité de vous interdire ma maiſon juſqu'après le mariage de ma niece.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté !

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, ſi vous voulez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaiſir.

LE MARQUIS.

Le mariage fait ! Alors je n'aurai plus qu'à mourir.

LE BARON.

Ce ſont des mots que cela. On n'en meurt plus.

LE MARQUIS, *avec la plus grande chaleur, juſqu'à la fin de la Scene.*

Vous me refuſez ; vous me mettez au déſeſpoir. Vous ne ſoupçonnez pas tout ce que je ſuis capable d'entreprendre.

LE BARON.

Eh ! que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai ?.... Suffit.... (*Gaiement.*) Voulez-vous parier que, ſi je me le mets en tête, je vienne à bout de rompre ce mariage, & de faire entrer votre niece dans mes intérêts.

LE BARON.

Oh ! je vous parie que non.

LE MARQUIS.

Vous ne me connaiſſez pas.

LE BARON.

Je ſuis auſſi fin que vous.

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas.

LE BARON.

Je vous donne carte blanche. Je ſuis même ſi tranquille ſur tout ce que vous pouvez entreprendre, que je vous promets la main de ma niece, ſi vous réuſſiſſez à mettre ma prévoyance en défaut.

LE MARQUIS, *très-gaiement.*

Vrai ?

LE BARON, *auſſi gaiement.*

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Vous conſentez ?

LE BARON.

D'honneur.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant. ( *Avec explosion.* ) Allons, ce sera guerre ouverte.

LE BARON.

Allons, ce sera guerre ouverte. Mais, un moment; faisons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui, & que je ne peux vous accorder que très-peu de temps.... Le reste de la journée..... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, *le regardant & un peu déconcerté.*

Jusqu'à minuit !.... Le terme est court.

LE BARON.

Vous faiblissez? Vous avez peur ?

LE MARQUIS.

Non.... Mais.... N'importe.... Va, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés....

LE MARQUIS.

Oh ! je vous ferai plus d'honneur.

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté la violence.

LE MARQUIS, *avec sensibilité*

M'en soupçonnez-vous capable ?

LE BARON.

Inventez quelle ruse il vous plaira, je vous promets de la découvrir sans peine.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Ah! ça, votre niece est à moi, si j'ai l'art de l'instruire de mes sentimens, & de les lui faire agréer !

LE BARON.

Oh ! non pas.

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

LE BARON.

Il faudrait, par exemple, ce qui est très difficile, & je crois même impossible, que vous puissiez parvenir à l'emmener de chez moi de son plein gré, & sans que je m'en apperçusse.

LE MARQUIS, *étourdiment.*

Oh ! c'est une bagatelle.

LE BARON, *gaiement.*

Mais, vous m'effrayez; il faut que je rentre chez moi pour voir si ma niece y est encore. Peste ! vous m'avez l'air d'être à craindre.

LE MARQUIS, *le ramenant.*

Adieu, mon oncle.

LE BARON.

Votre oncle ! Ah! je crains bien de ne pas l'être de si-tôt. Vous ne prenez pas la bonne porte pour entrer dans ma famille. Monsieur le Marquis, je vous baise les mains.

( *Il entre chez lui.* )

## SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul*.

IL faut avouer que je suis bien malheureux. Il m'arrive une seule fois en ma vie d'être amoureux sérieusement, & je le suis d'une femme que l'on va donner à un autre. — Allons, il faut soutenir la gageure. L'amour donne de l'esprit aux plus sots ; pourquoi ne m'en donnerait-il pas à moi ? Qui sait ce qui peut arriver ? Mille plans se présentent déjà à mon imagination. Il serait plaisant que je pusse réussir dans mon entreprise. Frontin, le fidele Frontin, ne m'aidera-t-il point de ses lumieres & de son génie ? Ne puis-je pas gagner les domestiques du Baron ? Avec l'or, on vient à bout de tout. Eh bien ! je le prodiguerai. Je sens renaître l'espérance dans mon cœur, & ce pressentiment m'est le garant assuré du succès.

## SCENE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Je quitte le Baron.

FRONTIN.

Je sors d'avec Lisette.

LE MARQUIS.

Je lui ai demandé sa niece.

FRONTIN.

Elle s'intéresse en votre faveur.

LE MARQUIS.

Il me la refuse.

FRONTIN.

Elle désespere de vous être utile.

LE MARQUIS, *surpris*.

Ah ! ah !

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qui me paraît.

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ses refus, que j'enleverais sa niece.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promise, si j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché !

LE MARQUIS.

Il compte sur sa prévoyance.

FRONTIN.

Et vous comptez sur mon génie ?

un dégoût invincible pour celui que vous lui destinez, ou qu'un autre vînt à lui plaire ?

LE BARON.

Cela ferait différent. J'ai promis au Capitaine de faire humainement tout ce qui dépendrait de moi pour lui assurer la main de Lucile ; je lui ai écrit que j'emploierais tout pour la déterminer, excepté l'autorité.

LE MARQUIS.

Ah ! vous êtes un oncle charmant, adorable.

LE BARON.

Je ne suis que juste ; j'aime trop ma niece pour être son tyran.

LE MARQUIS.

Vous m'enhardissez.

LE BARON.

Comment ?

LE MARQUIS, *aux genoux du Baron.*

Je me jette à vos pieds.

LE BARON.

Que faites-vous ? Au milieu de la rue ! Relevez-vous, Marquis. Que signifie cela ?

LE MARQUIS, *toujours à genoux.*

J'adore votre niece.

LE BARON.

Depuis deux jours que vous êtes à Marseille ?

LE MARQUIS.

Un regard a décidé du reste de ma vie. Je vous demande sa main, & comptez que vous trouverez en moi le neveu le plus soumis & le plus respectueux.

LE BARON, *le faisant relever.*

Vous êtes aussi leste dans vos propositions, que prompt à vous enflammer.

LE MARQUIS.

La violence de mon amour, la circonstance, tout me force à cette démarche précipitée. Votre niece m'est arrachée, si je tarde. Excusez un amant. Vous avez connu l'amour, sans doute, & quand il est extrême, vous savez qu'il rend capable de tout.

LE BARON.

Monsieur le Marquis, je suis fâché de ce que je viens d'entendre. Dans toute autre circonstance, vous devez croire que je vous aurais préféré à qui que ce fût ; mais j'ai donné ma parole, & rien ne peut m'engager à y manquer. De plus, si ma niece vous aimait, je ne contraindrais pas son inclination.

LE MARQUIS.

Elle ne pourra être insensible à la pureté, à la vivacité de ma flamme. Retardez cet hymen fatal : donnez-moi le temps de la convaincre de la sincérité de mes sentimens, & laissez-moi l'espoir de les lui faire partager un jour.

LE BARON.

Ma niece ne vous connaît pas.

LE MARQUIS.

*Je me ferai connaître.*

LE BARON.

C'est ce que j'empêcherai de tout mon pouvoir.

LE MARQUIS.

Vous savez quelle est ma fortune. Exigez, il n'est point d'avantage que je ne sois prêt à faire à Mademoiselle votre niece. Je ne demande point de dot : je ne veux qu'elle, elle seule ; & en la possédant je me croirai trop heureux encore.

LE BARON.

Vous m'affligez, Marquis. Je me vois dans la nécessité de vous interdire ma maison jusqu'après le mariage de ma niece.

LE MARQUIS.

Quelle cruauté !

LE BARON.

La prudence l'exige. Le mariage fait, si vous voulez nous voir, vous nous ferez autant d'honneur que de plaisir.

LE MARQUIS.

Le mariage fait ! Alors je n'aurai plus qu'à mourir.

LE BARON.

Ce sont des mots que cela. On n'en meurt plus.

LE MARQUIS, *avec la plus grande chaleur, jusqu'à la fin de la Scene.*

Vous me refusez ; vous me mettez au désespoir. Vous ne soupçonnez pas tout ce que je suis capable d'entreprendre.

LE BARON.

Eh ! que ferez-vous ?

LE MARQUIS.

Ce que je ferai, ce que je ferai ?.... Suffit.... (*Gaiement.*) Voulez-vous parier que, si je me le mets en tête, je vienne à bout de rompre ce mariage, & de faire entrer votre niece dans mes intérêts.

LE BARON.

Oh ! je vous parie que non.

LE MARQUIS.

Vous ne me connaissez pas.

LE BARON.

Je suis aussi fin que vous.

LE MARQUIS.

Ne me défiez pas.

LE BARON.

Je vous donne carte blanche. Je suis même si tranquille sur tout ce que vous pouvez entreprendre, que je vous promets la main de ma niece, si vous réussissez à mettre ma prévoyance en défaut.

LE MARQUIS, *très-gaiement.*

Vrai ?

LE BARON, *aussi gaiement.*

Très-vrai.

LE MARQUIS.

Vous consentez ?

LE BARON.

D'honneur.

LE MARQUIS.

Vous êtes charmant. ( *Avec explosion.* ) Allons, ce sera guerre ouverte.

LE BARON.

Allons, ce sera guerre ouverte. Mais, un moment; faisons nos conventions. Songez que le Capitaine arrive aujourd'hui, & que je ne peux vous accorder que très-peu de temps.... Le reste de la journée..... jusqu'à minuit.

LE MARQUIS, *le regardant & un peu déconcerté.*

Jusqu'à minuit!.... Le terme est court.

LE BARON.

Vous faiblissez? Vous avez peur?

LE MARQUIS.

Non.... Mais.... N'importe.... Va, jusqu'à minuit.

LE BARON.

Dispensez-vous d'employer avec moi de ces moyens usés....

LE MARQUIS.

Oh! je vous ferai plus d'honneur.

LE BARON.

Je vous les permets tous, excepté la violence.

LE MARQUIS, *avec sensibilité*

M'en soupçonnez-vous capable?

LE BARON.

Inventez quelle ruse il vous plaira, je vous promets de la découvrir sans peine.

LE MARQUIS, *gaiement.*

Ah! ça, votre niece est à moi, si j'ai l'art de l'instruire de mes sentimens, & de les lui faire agréer!

LE BARON.

Oh! non pas.

LE MARQUIS.

Quoi donc?

LE BARON.

Il faudrait, par exemple, ce qui est très difficile, & je crois même impossible, que vous puissiez parvenir à l'emmener de chez moi de son plein gré, & sans que je m'en apperçusse.

LE MARQUIS, *étourdiment.*

Oh! c'est une bagatelle.

LE BARON, *gaiement.*

Mais, vous m'effrayez; il faut que je rentre chez moi pour voir si ma niece y est encore. Peste! vous m'avez l'air d'être à craindre.

LE MARQUIS, *le ramenant.*

Adieu, mon oncle.

LE BARON.

Votre oncle! Ah! je crains bien de ne pas l'être de si-tôt. Vous ne prenez pas la bonne porte pour entrer dans ma famille. Monsieur le Marquis, je vous baise les mains.

( *Il entre chez lui.* )

## SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

IL faut avouer que je suis bien malheureux. Il m'arrive une seule fois en ma vie d'être amoureux sérieusement, & je le suis d'une femme que l'on va donner à un autre. — Allons, il faut soutenir la gageure. L'amour donne de l'esprit aux plus sots ; pourquoi ne m'en donnerait-il pas à moi ? Qui sait ce qui peut arriver ? Mille plans se présentent déjà à mon imagination. Il serait plaisant que je pusse réussir dans mon entreprise. Frontin, le fidele Frontin, ne m'aidera-t-il point de ses lumieres & de son génie ? Ne puis-je pas gagner les domestiques du Baron ? Avec l'or, on vient à bout de tout. Eh bien ! je le prodiguerai. Je sens renaître l'espérance dans mon cœur, & ce pressentiment m'est le garant assuré du succès.

## SCENE V.

FRONTIN, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AH ! Frontin !

FRONTIN.

Ah ! Monsieur !

LE MARQUIS.

Je quitte le Baron.

FRONTIN.

Je sors d'avec Lisette.

LE MARQUIS.

Je lui ai demandé sa niece.

FRONTIN.

Elle s'intéresse en votre faveur.

LE MARQUIS.

Il me la refuse.

FRONTIN.

Elle désespere de vous être utile.

LE MARQUIS, *surpris.*

Ah ! ah !

FRONTIN.

Nous avons fait de belles découvertes, à ce qui me paraît.

LE MARQUIS.

Je lui ai dit, piqué de ses refus, que j'enleverais sa niece.

FRONTIN.

La belle avance !

LE MARQUIS.

Il me l'a promise, si j'en viens à bout.

FRONTIN.

Le drôle de marché !

LE MARQUIS.

Il compte sur sa prévoyance.

FRONTIN.

Et vous comptez sur mon génie ?

LE MARQUIS.

Précisément.

FRONTIN.

Vous avez mal fait de le prévenir.

LE MARQUIS.

J'ai dit cela dans un moment où j'étais hors de moi.

FRONTIN.

On a tant de peine à tromper ceux qui ne s'attendent à rien.

LE MARQUIS.

C'est vrai.

FRONTIN.

Et comment surprendre un homme averti ?

LE MARQUIS.

Et qui, sur-tout, n'est pas un sot. Un vieux Militaire.

FRONTIN.

Qui a fait des siennes dans son temps.

LE MARQUIS.

Je disais cela pour l'épouvanter ; il en a ri.

FRONTIN, *avec colere.*

Il en a ri ! Eh bien ! il faut faire enforte qu'il ne rie pas le dernier. La difficulté de l'entreprise augmentera la gloire du succès.

LE MARQUIS.

C'est ce que j'ai pensé.

FRONTIN.

C'est ce que je sens, moi. Le grand mérite d'attraper un vieux Géronte, perclus de tous ses membres, bête comme un oison, & qui donne tête baissée dans des pieges mal tissus ! Le beau, le noble, le sublime, est de venir à bout d'un de ces personnages qui ne doutent de rien. Celui-ci est donc bien madré ?

LE MARQUIS.

Il en a l'air.

FRONTIN.

Tant mieux. D'abord celui qui attaque n'a qu'un objet en tête ; il fait ce qu'il va faire : au lieu que celui qui se défend, peut être la dupe de ce qu'il prévoit le moins. En second lieu, tous les hasards seront pour nous.

LE MARQUIS.

Raisonnement superbe.

FRONTIN.

Lisette nous secondera, sans contredit.

LE MARQUIS.

Elle n'est pas seule dans la maison ?

FRONTIN.

Eh ! non, par malheur. Le domestique du Baron consiste en cinq personnes. *( Un mouvement de surprise de la part du Marquis. )* D'abord, un vieil invalide, impotent & goutteux, camarade de guerre du Baron, homme incorruptible, & plutôt ami que serviteur de son maître ; un Portier, espece d'imbécille, sourd comme une *trappe,* être absolument nul ; ma Lisette qui vous est dévouée ;

un l'Olive, personnage subtil, si l'on veut; mais sans tenue, indiscret, bavard, présomptueux, animal qu'on ne peut s'attacher, assez à craindre pour nos projets; mais moins encore qu'une vieille Gouvernante, le Conseiller intime de son maître, digne à ce que m'a dit Lisette, d'être Duegne en Espagne, & que je redoute d'autant plus, qu'elle vient de me voir avec ma bien-aimée; que cela suffit, si l'on sait que je suis à vous, pour la rendre suspecte à l'oncle, & nous fermer tout accès dans la maison.

LE MARQUIS.

Il faut la gagner.

FRONTIN.

Ou s'en défaire.

LE MARQUIS.

J'aimerais mieux la gagner.

FRONTIN.

Elle est vieille.

LE MARQUIS.

Je lui dirai des douceurs.

FRONTIN.

Excellent! Elle doit aimer l'argent.

LE MARQUIS.

Je lui donnerai de l'or.

FRONTIN.

Elle est à nous. (*Il se retourne & apperçoit Nanci dans le lointain.*) Ah! Monsieur!

LE MARQUIS.

Quoi!

FRONTIN.

Voici le personnage qui s'achemine par ici. Je vous laisse ensemble. Je vais faire un tour à l'Office. Les grands esprits, comme les sots, ont besoin de se restaurer. Un verre de Champagne m'exaltera l'imagination. Allons, Monsieur, faites votre chef-d'œuvre; séduisez une poulette de soixante ans, & moi, je vais tracer, en buvant, le plan de l'attaque, & tâcher de déconcerter tous ceux de la défense. (*Il sort.*)

## SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

CES vieilles filles sont revêches. L'air de celle-ci n'est point gracieux.

## SCENE VII.

LE MARQUIS, NANCI.

(*Elle traverse le Théâtre, pour rentrer chez le Baron. Elle cherche la clef dans sa poche. Elle a toujours un ton dur. Sa mise est celle d'une vieille Gouvernante. Casaquin de couleur, tablier blanc à poches, coiffe noire par-dessus un bonnet monté.*)

LE MARQUIS.

MAdemoiselle?

NANCI.

Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous servez chez le Baron de Stanville ?

NANCI.

Je sers.... Je suis la Gouvernante de la maison, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous êtes toujours fraîche, Mademoiselle.

NANCI.

Je l'étais autrefois, Monsieur.

LE MARQUIS.

Vous l'êtes encore, Mademoiselle.

NANCI.

Je vous remercie de votre compliment ; mais je suis votre servante, Monsieur. (*Elle retourne à la porte du Baron.*)

LE MARQUIS.

Un mot, Mademoiselle, un mot. J'ai une chose de la plus grande importance à vous communiquer.

NANCI, *revenant & à part.*

C'est quelque amoureux de la niece, je vais le rembarrer. (*Haut*) Que voulez-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien sévere, Mademoiselle.

NANCI.

C'est mon humeur, Monsieur.

LE MARQUIS, *la cajolant.*

Cet air que vous prenez, contraste avec votre physionomie naturellement douce.

NANCI.

Vos cajoleries ne me séduiront point. Je suis laide & vieille à présent, je le sais.

LE MARQUIS.

Point du tout.

NANCI.

Et méchante par-dessus le marché. Vous êtes un amoureux, je le devine à votre air patelin ; mais n'espérez rien de moi. J'aime mon maître ; il ne m'a point fait de mal encore pour que je lui joué un mauvais tour. Il marie sa niece à un Capitaine de vaisseau, qui arrive aujourd'hui. Demain l'on s'épouse : ainsi perdez toute espérance.

LE MARQUIS, *d'un ton doucereux.*

Je ne la perdrais pas, si vous vouliez me seconder.

NANCI.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Pour une personne compatissante.

NANCI, *vivement.*

Je ne compatis point à des maux que je ne puis plus éprouver.

LE MARQUIS, *lui présentant une bourse.*

Deux cens louis qui sont dans cette bourse ne pourraient-ils vous séduire ?

NANCI.

Ah ! ah ! nous y voilà,

LE MARQUIS.

Vous acceptez ?

NANCI.

Non, Monsieur, je n'ai besoin de rien. J'ai un sort assuré, & l'argent ne m'engagera jamais à faire une mauvaise action.

LE MARQUIS, *à part.*

Allons, il n'y aura qu'une fille incorruptible au monde, & il faut que ma maudite étoile me la réserve.

## SCENE VIII.

LE MARQUIS, NANCI, LE BARON, *sur le seuil de sa porte.*

LE BARON. *Il se tourne pour prêter l'oreille, & reste dans cette situation quelques instans.*

NANCI avec nôtre amoureux !.... Ecoutons.

NANCI, *d'un ton un peu railleur.*

Je vous plains bien sincerement. Vous aimez donc bien Mademoiselle ?

LE MARQUIS, *à part, appercevant le Baron.*

Le Baron ! Changeons de batterie. ( *Haut.* ) Je ne m'attendais pas à l'accueil que j'ai reçu de vous.

NANCI.

Il est tout naturel.

LE MARQUIS.

Mais je suis enchanté des sentimens que vous faites paraître.

NANCI.

Tout de bon !

LE MARQUIS.

Je suis charmé que vous vous soyez montrée à moi telle que vous êtes.

LE BARON, *toujours à sa porte.*

Ah ! ah !

LE MARQUIS.

On m'avait dit toute autre chose de vous.

NANCI.

Il y a de si méchantes langues.

LE MARQUIS, *chaudement.*

Continuez toujours de même.

NANCI.

J'espere bien ne changer jamais.

LE MARQUIS.

Le Baron, j'en suis sûr, ne croit pas cela de vous.

NANCI.

Pardonnez-moi. Il doit le présumer.

LE BARON, *à part.*

La coquine !

LE MARQUIS.

Vous voulez le bonheur de sa niece ; c'est fort bien fait. Acceptez cette bourse pour prix de votre zele.

NANCI.

Monsieur !....

LE MARQUIS.

Prenez, prenez, je connois à présent votre façon de penser ; j'en rendrai compte. Mais.... c'est qu'il y avait mille à parier contre un, que vous ne vous conduiriez pas ainsi.

NANCI.

Avais-je donné lieu à cela ?

LE MARQUIS.

Les personnes de votre âge se font un malin plaisir.... Vous comprenez bien ? Mais c'est que vous êtes charmante.

NANCI.

Vous êtes fou.

LE MARQUIS.

Non, non, je ne le suis pas. ( *Il l'embrasse avec la plus grande chaleur.* )

NANCI.

Que faites-vous ? Finissez donc, finissez donc.

LE MARQUIS.

Si vous saviez combien je suis content de vous avoir rencontrée. Je suis certain à présent du succès de notre affaire. Ah ! Monsieur le Baron, Monsieur le Baron, où êtes-vous ? Il y aurait-là de quoi lui faire tourner la tête.

LE BARON, *s'avançant au milieu.*

Me voilà.

LE MARQUIS, *avec un faux air de confusion.*

Ah ! juste Ciel ! tout est perdu, Mademoiselle, il a tout entendu.

LE BARON, *en colere.*

Oui, j'ai tout entendu.

NANCI.

Eh bien ! tant mieux.

LE BARON, *étonné.*

Comment, tant mieux ?

NANCI.

Cela doit vous faire plaisir.

LE MARQUIS.

Je suis désespéré. Nous ne vous croyions pas si près ; mais, Mademoiselle vous aime infiniment, & je vous jure que c'est une personne incorruptible.

LE BARON, *avec confiance & appuyant.*

Monsieur le Marquis, & d'un déconcerté !

NANCI, *froidement.*

Quel galimathias !

LE BARON.

Quant à vous, Mademoiselle, vous n'êtes plus à moi dès ce moment.

NANCI.

Quel langage !

LE BARON.

Gardez-vous de remettre le pied dans la maison. Mais, vous n'êtes pas à plaindre, Monsieur le Marquis vous donnera un asyle.

NANCI.

Ecoutez-moi donc.

LE BARON.

Pas de réplique. Je ſuis plus fin que vous ne penſez. Demain je vous enverrai ce que je vous dois.

NANCI.

Vous êtes dans l'erreur.

LE MARQUIS, *avec le plus grand ſang-froid.*

Elle dit vrai.

LE BARON.

A votre âge !.... N'avez-vous pas de honte.... Vous devriez rougir. Mais je devais m'y attendre. Moi, compter ſur votre fidélité ! Non, je n'y ai jamais ſincérement compté, Mademoiſelle ; il y a vingt-cinq ans que j'ai ce ſoupçon ſur le cœur. Allez, allez malheureuſe, & gardez-vous de reparaître jamais devant mes yeux.

NANCI, *en colere.*

Ah ! vous le prenez ainſi ? Eh bien ! je ſuis bien aiſe de vous dire que votre niece ne ſe ſoucie pas du Capitaine, que nous trouverons moyen de l'inſtruire de l'amour de Monſieur, & que je vous apprendrai qu'on n'offenſe pas impunément une perſonne comme moi.

LE BARON.

Je me moque de vos menaces.

NANCI.

Vous vous croyez bien fin.

LE BARON.

Autant & plus que vous.

NANCI.

En me perdant, vous perdez votre bon génie.

LE BARON.

Mon mauvais, plutôt. Vous étiez haïe, déteſtée de toute la maiſon.

NANCI.

Vous êtes un vieux fou.

LE BARON, *avec la plus grande colere.*

Vous êtes une inſolente, une vieille.... que.... que.... que.... que j'abandonne à ſon mauvais deſtin. ( *Il rentre chez lui.* )

## SCENE IX.

LE MARQUIS, NANCI.

LE MARQUIS, *avec l'air de la plaindre.*

OH ! mon Dieu ! mais il eſt méchant, cet homme, très-méchant !

NANCI.

Oh ! il me le paiera, il me le paiera. Oui, je vous ſervirai ; contre mon inclination, à la vérité ; mais pour me venger de ſon indigne conduite à mon égard. D'abord, déguiſez-vous comme il vous plaira : duſſiez-vous être reconnu, il faut que vous vous introduiſiez chez lui, que vous vous préſentiez aux regards de la niece. La vue d'un joli homme eſt plus éloquente que toutes les épîtres. Laiſſez-moi faire après, je trouverai moyen de vous être utile, & de le faire repentir de m'avoir défiée.

## SCENE X.

FRONTIN, LE MARQUIS, NANCI.

FRONTIN, *arrive en tapinois.*

EH bien ! Monsieur ?

LE MARQUIS, *vivement.*

Elle est à nous.

FRONTIN, *de même.*

Elle est à nous ! vivat, Monsieur le Marquis. Une femme comme cela est un trésor pour une intrigue. Elle est à nous ! ( *Il va à elle.* ) Que je l'embrasse ! Que je l'emporte en triomphe ! Voilà, voilà l'étendart sous lequel nous devons marcher, c'est le garant de la victoire ! ( *Il emporte Nanci jusqu'à la porte de l'Hôtel du Marquis.* )

*Fin du premier Acte.*

# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE BARON, *avec une Lettre à la main.*

LE Capitaine est arrivé. Il m'écrit qu'il est en rade & qu'il vient dîner avec moi. Tant mieux, il ne pouvait venir plus à propos. Je serais enchanté qu'il fût bel homme, & qu'il pût plaire à ma niece à la premiere vue. — Je ne reviens pas de l'air de confiance & de la présomption de ce jeune étourdi. Cependant, tout en plaisantant, ne nous laissons pas surprendre; assurons-nous de la fidélité de nos gens, par l'appât des récompenses, ou par la crainte du châtiment. Holà, l'Olive, François, l'Ingambe, Lisette, accourez tous.

## SCENE II.

FRANÇOIS, L'INGAMBE, LE BARON, LISETTE, L'OLIVE.

LISETTE, *du fond.*

ON y va, on y va.

L'INGAMBE.

Me voila, me voilà.

L'OLIVE.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur le Baron ? Vous serait-il arrivé quelque accident ?

LE BARON.

Non, mes enfans; mais on menace de me jouer un mauvais tour.

L'INGAMBE.

Qui sont ces marauds-là ? Que j'aille leur couper les oreilles, mon Capitaine.

FRANÇOIS, *qui est arrivé très-lentement & bégayant.*

Est.... est.... est-ce que vous.... ous.... ous nous demandez ?

LE BARON, *fait signe que oui à François.*

*En deux mots*, voilà le fait. Le Marquis de Dorsan, mon voi-

fin, à qui j'ai refusé ma niece, parce que, comme vous savez, je l'ai promise au Capitaine Roland, a parié avec moi qu'il l'enleverait, & je me suis engagé à la lui donner, s'il était assez adroit pour réussir dans son projet avant minuit.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, ce Marquis-là ne sait donc pas que vous avez l'Olive à votre service?

L'INGAMBE.

Vous ne lui avez donc pas dit que votre ancien soldat, le pere l'Ingambe, était homme à le faire sauter par-dessus les murs de votre jardin?

LISETTE.

Il ignore donc, Monsieur le Marquis, que Lisette seule est capable de dénouer cette intrigue sans le secours de personne, & qu'il y a plus de malice dans cette tête-là, que dans toutes les têtes des Soubrettes passées & futures.

LE BARON.

Je suis enchanté de vous trouver dans des dispositions aussi favorables à mes intérêts, & j'espere qu'aucun de vous ne fera comme cette coquine de Nanci, qui avait embrassé les intérêts du Marquis.

L'INGAMBE.

Elle ne valait rien.

L'OLIVE.

Elle était vieille.

LISETTE.

Elle était méchante.

LE BARON.

Aussi je l'ai mise à la porte. Soyez-moi fideles, & je vous promets à chacun cinquante louis, si vous m'aidez à faire échouer le Marquis dans sa tentative.

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, vous pouvez nous payer d'avance. Je regarde pour ma part, l'argent comme gagné: ce sera même du profit sans gloire.

L'INGAMBE.

Je veux qu'on me mette à l'eau pour le reste de mes jours, s'il trouve le secret de s'introduire ici seulement.

---

## SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS. *Il est déguisé avec une redingotte & une perruque.*

DIABLE! ils sont tous-là. Cachons-nous quelque part. (*Il entre dans un cabinet à sa gauche, dont il trouve la porte ouverte.*)

L'OLIVE.

Ah! que n'a-t-il à son service quelqu'un de ces fourbes subtils, qui savent inventer de ces tours d'adresse, qu'on a du plaisir à déconcerter! Ce serait alors ruse contre ruse. Mon génie s'échaufferait, s'enflammerait, & je voudrais le prendre dans le piege même qu'il aurait dressé.

FRANÇOIS.

Qu'eſt.... eſt.... eſt-ce donc que vous dites entre vous ?

L'INGAMBE.

On garde une citadelle, & on ne garderait pas une femme !

LISETTE.

Quelle différence ! une femme n'eſt pas immobile comme une citadelle. Tournez la tête, crac, elle vous échappe, ſi le jeu lui plaît.

L'OLIVE.

Oui, quand un ſot en eſt le gardien.

LE BARON.

Dieu merci, je ne le ſuis pas, & je conſens à paſſer pour tel, s'il gagne ſon pari.

FRANÇOIS.

Il y.... y a quel.... el.... que choſe d'ex.... extraordinaire. Qu'on eſt malheureux d'être ſourd !

LE BARON.

Ce pauvre diable de François enrage de ne pouvoir entendre ce que nous diſons.

L'INGAMBE.

Je le mettrai au fait là-bas en buvant bouteille.

LE BARON.

Vous voilà tous ici, & pendant ce temps-là ſi quelqu'un allait s'introduire dans la maiſon....

L'INGAMBE.

Vous avez raiſon. Il faut envoyer François à la porte. ( *Il lui fait ſigne de deſcendre.* )

FRANÇOIS.

A.... aller là.... à.... à bas ? ( *l'Ingambe lui fait ſigne de fermer la porte.* ) Fer.... er.... mer la.... a.... porte ? ( *Il lui fait ſigne que oui, & le pouſſe.* ) Moi, j'entends tout avec les yeux. ( *Il ſort très-lentement.* )

---

## SCENE IV.

L'INGAMBE, LE BARON, LISETTE, L'OLIVE.

LE BARON.

MALGRÉ ſa ſurdité, c'eſt un ſerviteur fidele.

L'INGAMBE.

Comptez auſſi ſur moi.

LE BARON.

Je te connais & te rends juſtice. Vous veillerez en bas, François & toi. Tu as de bonnes oreilles, & lui de bonnes jambes : il courra pour toi, & tu entendras pour lui. Reſtez tous les deux à la porte & ne laiſſez entrer qui que ce ſoit, ſans m'en prévenir.... ou ſans qu'ils aient dit, *amour & bombarde*, qui ſeront les mots d'ordre pour nos amis.

L'INGAMBE.

Soyez tranquille, je n'ai pas oublié ce que c'eſt qu'une conſigne, & le diable lui-même reſterait à compter les clous de la porte, s'il n'avait pas l'honnêteté de me dire : *amour & bombarde.*

## SCENE V.

L'OLIVE, (*) LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

IL ne me reste plus qu'à faire entrer ma niece dans notre ligue. C'est une fille sage; elle sera outrée, j'en suis sûr, de l'insolence du Marquis.

L'OLIVE.

Il y a autant à parier pour que contre. Les femmes ont toujours eu une prédilection marquée pour les gens entreprenans.

LISETTE, *avec ironie.*

Croyez-vous cela, Monsieur l'Olive?

L'OLIVE.

J'en parle de science certaine. Voudrais-tu nier que tu m'adores!

LISETTE.

Ah! c'est vrai, je l'avais oublié., & je t'en donnerai des preuves. (*à part.*) Tu me payeras cette impertinence.

LE BARON.

Tant mieux, mes enfans. Que votre amour mutuel se joigne à votre attachement pour moi: travaillez de concert à dérouter notre impudent jeune homme, Je me charge de vous établir, & votre mariage se fera le jour même que celui de ma niece.

L'OLIVE.

Eh! friande! la récompense te tente. Une dot & l'Olive! Ne lui parlez plus de cela, Monsieur le Baron, elle en perdrait le peu de raison qui lui reste.

LISETTE.

Que Monsieur l'Olive est pénétrant!

LE BARON.

Pendant que je préviendrai ma niece de ce qu'on machine contre son honneur, l'Olive ira au Port s'emparer du Capitaine, & le menera ici. Il m'a écrit ce matin que son Navire était en rade, qu'il y laisserait son valet, qui est son factotum, pour veiller à ses affaires, qu'il se mettrait dans une chaloupe avec son bagage le plus pressé, & qu'il viendrait dîner chez moi.

L'OLIVE.

Comment est fait ce Capitaine!

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas vu depuis le jour de sa naissance, où je le tins sur les Fonts baptismaux.

L'OLIVE.

Il peut être un peu changé depuis ce temps-là. N'importe, je le reconnaîtrai tout de suite. Trente ans, le visage brun, la voix forte, tel est mon homme. Le Capitaine Rolland! A son nom seul, on devine sa tournure. Je vais, je cours, je vole & je reviens.

LE BARON.

Un moment, un moment. En allant au Port, passe chez le Tailleur de ma niece, tu lui diras qu'il vienne tout de suite lui

(*) L'Olive passe à la droite du Baron.

prendre mesure de ses habits de noces. Le plaisir d'être parée & brillante, étourdira Lucile, & l'empêchera de réfléchir sur cet hymen, qui n'est peut-être pas tout-à-fait de son goût.

LISETTE.

Ah! Monsieur! que vous connaissez bien les femmes!

L'OLIVE.

Monsieur le Baron, je cours exécuter vos ordres, vous envoyer un Tailleur, & vous amener le Capitaine.

LE BARON.

N'oublie pas de donner le mot d'ordre au Tailleur.

L'OLIVE, *revenant au milieu.*

Le mot d'ordre?.... Je l'ai, ma foi, oublié.

LISETTE.

L'imbécille! *Amour & bombarde.* Tu veux te charger de mener une intrigue & tu n'as pas de mémoire!

L'OLIVE.

Les génies supérieurs voient en grand: les sots s'amusent aux détails. ( *Il parle à l'oreille du Baron.* )

LISETTE.

Et voilà pourquoi les sots attrappent presque toujours les gens d'esprit. Mais, vas donc, vas donc, bavard impitoyable.

L'OLIVE.

C'est bien à toi à me faire ce reproche. Mais je pars, & je te prouverai que si je parle bien, je sais bien mieux agir encore. ( *Il sort.* )

LE BARON.

C'est bon, c'est bon. Ah! voici ma niece.

---

# SCENE VI.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

APPROCHEZ, Lucile, approchez. Vous avez, sans doute, un cœur sensible à l'injure?

LISETTE.

Sans contredit, autrement elle ne feroit pas de son sexe.

LUCILE.

Mais, c'est selon, mon oncle.

LE BARON.

Comment, c'est selon? Que penseriez-vous, par exemple, d'un étourdi qui a la hardiesse de vous aimer?

LUCILE.

Ah! c'est un de ces crimes qui n'allument jamais le courroux d'une femme.

LE BARON.

Qui, sur le refus que je lui ai fait de votre main, s'est vanté de vous enlever.

LUCILE.

Soyez tranquille, mon oncle. On n'enleve que celles qui le veulent bien.

LE BARON.

Et je me flatte que vous ne le voudrez pas.

LUCILE, *gaiement.*

Il ne faudrait pas en jurer.

LE BARON.

Celui-ci est singulier, par exemple.

LUCILE.

S'il a le talent de me le faire vouloir ?

LE BARON.

Vous plaisantez, Lucile ?

LUCILE.

Je vous parle sérieusement. Pour qu'un homme soit épris au point de vouloir faire une pareille étourderie, il faut qu'il aime éperduement. Il est toujours flatteur d'exciter une grande passion : on finit quelquefois par la partager, & le cœur une fois pris, la tête se perd bien vîte.

LE BARON.

En tout cas, je saurai y mettre ordre.

LUCILE.

Si vous me gênez, si vous y mettez de la contrariété, vous avancerez ses affaires.

LE BARON.

Ah ! vous allez voir qu'il faudra que je fasse beau jeu à ce jeune étourdi.

LUCILE.

Il est jeune, mon oncle ! Qui est-il ? Est-ce un homme de qualité ? Est-il beau, spirituel, bien fait ?

LE BARON.

C'est ce que vous ne saurez pas.

LUCILE.

Vous avez tort encore. Mon imagination va le parer de mille charmes qu'il n'a pas peut-être, & je meurs d'envie de le voir.

LE BARON.

Eh bien ! je vous déclare que vous ne le connaîtrez, que quand vous serez la femme du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, votre Capitaine me paraissait excellent hier, pour un mari ; il m'était proposé, je l'acceptais : aujourd'hui on me donne à lui, & je n'en veux plus.

LE BARON.

Oh ! çà, Mademoiselle, vos folies m'amusent ordinairement ; mais cette lubie ne me plaît pas du tout, je vous en avertis. Vous dépendez de moi, j'ai votre parole, j'ai donné la mienne ; le Capitaine vient de deux mille lieues pour vous épouser, & vous serez sa femme. Quant au fréluquet qui s'est mis en tête de vous arracher de mes mains, je saurai vous garantir de ses poursuites, & je vous annonce que je ne vous perdrai pas un instant de vue, jusqu'à l'arrivée du Capitaine.

LUCILE.

Tenez, mon oncle, prétendre garder une femme malgré elle, c'est la chose impossible ; & si Lisette & moi, nous nous le mettions en tête....

LE BARON.

Ne comptez pas sur les secours de Lisette ; je lui ai promis un mari & une dot pour prix de sa fidélité.

LISETTE.

C'est vrai ; l'on m'a promis un mari & une dot. Une dot & un mari ! Ah ! c'est bien tentatif pour une fille qui soupire après ces deux articles. Aussi j'ai donné ma parole ; & quoi qu'il arrive, je la tiendrai, fut-ce au péril de ma vie. Hé bien ! qu'en dites-vous, Monsieur ? Ai-je de la résolution pour une Lisette ?

## SCENE VII.

LE MARQUIS, LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE MARQUIS, *à part, sortant du cabinet.*

IL reste. Allons, de la hardiesse. ( *Il avance comme s'il venait de dehors.* )

LE BARON.

Qui est-là ?

LE MARQUIS, *parlant provençal.*

« *Amour & bombarde.* » A ces mots-là, vous boyez que je suis au fait, Monseur. Monseur l'Olive m'a assuré qu'en les prononçant les portes s'oubriraient pour moi. Aussi votre Portier, instruit de sa consigne, m'a gracieusement fait monter, en m'assurant que j'aurais l'honneur de vous rencontrer, ainsi que votre charmante niece à qui j'ai à faire.

LE BARON.

Au fait. Qui êtes-vous ?

LE MARQUIS.

Je suis le premier garçon du Tailleur de Madame, & en son absence, je viens prendre mesure. Monseur l'Olive m'a dit que la chose pressait, puisque ce sont des habits de noces qui doivent être prêts pour demain au plus tard. ( *à part.* ) Il ne me reconnaît pas.

LE BARON, *à part.*

Ce drôle m'est suspect.

LUCILE.

Monsieur le Tailleur, rien n'est moins pressé que ces habits-là.

LE BARON, *à part.*

Me trompai-je ? ( *Haut.* ) Prenez, prenez toujours la mesure. Que les habits soient faits ou non, Mademoiselle, cela ne vous engage à rien.

LE MARQUIS.

Monseur le Baron a raison. Si le futur ne vous plaît pas, les habits n'en seront pas moins de votre goût. J'aurai un plaisir infini à travailler pour vous, & je compte passer la nuit pour votre service.

LE BARON, *à part.*

C'est mon étourdi. ( *Haut.* ) Allons, Monsieur le Tailleur, dépêchez-vous. ( *A part.* ) Quel est son dessein ?

LE MARQUIS.

De quelle maniere Madame veut-elle qu'on l'habille ? Est-ce à

la Turque, à l'Anglaise ? Madame veut-elle le costume d'une Princesse ou celui d'une Bergere ? ( *Avec sentiment & fixant Lucile.* ) Quelque soit l'habit que vous choisissiez, vous n'en serez pas moins charmante. Une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte.

LUCILE.

Vous êtes galant, Monsieur le Tailleur.

LE MARQUIS.

Les gens de ma profession le sont tous.

LE BARON, *à part.*

L'effronté ! N'éclatons point encore.

LE MARQUIS, *prenant la taille de Lucile.*

Quelle taille élégante ! on peut la tenir entre les dix doigts.

LE BARON.

Que faites-vous donc, Monsieur le Tailleur ?

LE MARQUIS.

C'est ma façon de prendre mesure, Monsieur le Baron. Je dédaigne la routine de mes confreres. Soyez tranquille, Madame, je vous servirai comme vous le méritez. — Tournez un peu de mon côté. Bon ! Levez le bras gauche, baissez le droit. Prenez cela. ( *Il lui veut donner une Lettre qu'il laisse tomber.* )

LE BARON.

C'est un peu trop fort, Monsieur le Marquis.

LUCILE.

Monsieur le Marquis !

LE BARON.

Il faut être plus fin pour nous attraper.

LE MARQUIS, *très-rapidement & lui baisant la main.*

Oui, c'est moi, belle Lucile, qui vous adore.... qui....

LE BARON, *les séparant.*

Ne vous gênez pas. Eh bien ! mais !....

( *Le Marquis échappe au Baron, & revient baiser la main de Lucile : le Baron le rattrape & le conduit vivement à la porte.* )

---

## SCENE VIII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

LE BARON, *très-en colere.*

LAISSEZ-DONC faire.... ce Monsieur.... En vérité !....

LUCILE, *riant.*

L'excellent tour ! Mais il est bien cet homme-là.

LE BARON.

Si je le renfermais chez moi ? L'Ingambe ? ( *Il va au fond du Théâtre.* )

LUCILE.

Que vois-je ? Une Lettre ! ( *Elle la ramasse.* )

LE BARON, *revenant.*

Que dites-vous ? Une Lettre ? Mais je perds un temps...... L'Ingambe ?

LUCILE.

Arrêtez donc, mon oncle.

LE BARON.

Laissez-moi. L'Ingambe ? Holà ! L'Ingambe ? Ferme la porte. Mademoiselle donnez-moi cette Lettre.

LUCILE, *la lui présentant & la retirant.*

Oh ! oui, mon oncle; mais il faut que je la lise un peu.

## SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *arrivant toujours doucement.*

L'IN.... ingambe dit que vous.... ous.... appelez.

LE BARON.

Allons ; ils l'auront laissé sortir. (*Criant à l'oreille de François.*) Qu'est-ce que tu dis ?

FRANÇOIS.

Que.... vou.... voulez-vous ?

LE BARON.

Au diable soit l'animal ! (*Lui faisant faire une pirouette.*) Hé ! vas donc.

FRANÇOIS.

I.... i.... ils sont fous. (*Il sort.*)

## SCENE X.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE, LISETTE.

(*Pendant la Scene du Baron avec l'Olive, Lucile fait signe à Lisette, & elles lisent la Lettre au fond du Théâtre.*)

LE BARON.

C'EST ce coquin de l'Olive qui m'a trahi ; mais il me le paiera.

L'OLIVE, *arrive en courant.*

J'ai diablement couru.

LE BARON, *donnant des coups de bâton à l'Olive.*

Ah ! vous voilà, Monsieur le drôle. C'est donc ainsi que vous trahissez votre Maître ?

L'OLIVE.

Que diable signifie cela ? Est-ce ainsi qu'on accueille un serviteur loyal & fidele ?

LE BARON.

Eh ! oui, un serviteur loyal & fidele !

L'OLIVE.

Expliquez-vous donc. Avant de pendre un homme, on lui fait son Procès du moins.

LE BARON.

Je sais tout.

L'OLIVE.

Que savez-vous ?

LE BARON.

Il sort d'ici.

L'OLIVE.

C'était lui ! J'aurais dû m'en douter.

LE BARON.

Ah ! ah ! te voilà donc au fait ? Tu l'as donc vu ?

L'OLIVE.

Et senti, de par tous les diables. Comme j'entrais, il sortait, & il m'a régalé d'un soufflet..... ah! d'un soufflet!.... Il faut l'avoir reçu pour en connaître la qualité.

LISETTE, *revenue à sa place.*

Te maltraiter après ce que tu avais fait pour lui! Oh! c'est indigne de sa part.

L'OLIVE.

Que voulez-vous donc dire, tous tant que vous êtes. Savez-vous que cela me ferait damner. L'un me rosse dans la rue, l'autre dans la maison. Où faut-il donc que j'aille pour être en sûreté?

LE BARON.

Comment! fripon insigne, ame double & sans foi, tu m'oseras soutenir que ce n'est pas toi qui as introduit ici le Marquis, en lui conseillant de se faire passer pour le garçon du Tailleur.

L'OLIVE.

Ah! ah! Monsieur! Est-il possible que vous me soupçonniez d'un pareil tour! Premiérement, le Tailleur de Mademoiselle n'a jamais eu que des filles pour ouvrieres; & en second lieu, je venais vous dire que ce pauvre Tailleur est mort subitement ce matin, & que ce petit accident l'empêcherait de travailler pour votre niece.

LE BARON.

Mais, quel autre que toi l'aurait instruit que j'avais demandé le Tailleur? Ce n'est pas Lisette; elle ne m'a pas quitté. Dis, maraud, qui lui aurait donné le mot de l'ordre?

L'OLIVE.

Je n'en sais rien; mais je jure.... par les cinquante louis que vous m'avez promis, que ce n'est pas moi.

LE BARON.

Ce ne peut être l'Ingambe. Cependant, il faut que je l'interroge. Lisette, vas lui dire de monter. (*Lisette sort.*)

L'OLIVE.

Interrogez, & quand vous aurez découvert la vérité, vous serez fâché des coups de bâton que vous m'avez préalablement distribués. En tout cas, je les laisse sur votre conscience.

## SCENE XI.

LUCILE, L'INGAMBE, LE BARON, L'OLIVE, LISETTE.

LE BARON.

JE te connais pour un homme vrai, mon vieux camarade, est-ce toi qui as fait entrer ici le Marquis, soit par inadvertance, soit par des raisons que je ne puis deviner?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine, je n'ai jamais de raison pour manquer à mon devoir, & sur cet article, je n'ai jamais d'inadvertance.

LE BARON.

Je te crois; mais tu as vu entrer un homme?

L'INGAMBE.

Personne n'est entré.

LE BARON.

C'eſt un peu fort.

L'INGAMBE.

C'eſt la vérité. J'en ai vu ſortir un. Je ne ſai d'où diable il venait. Il m'a dit : *amour & bombarde*, qui était les mots d'ordre : c'était ma conſigne pour ouvrir la porte, & malgré mes ſoupçons, il a bien fallu le laiſſer ſortir.

L'OLIVE.

Réparation à l'Olive, Monſieur le Baron, réparation à l'Olive.

LE BARON.

Allons, je te pardonne.

L'OLIVE.

Bien obligé.

LE BARON.

Il y a quelque diablerie là-deſſous.

L'OLIVE.

Moi, je devine la choſe. Il ſe ſera gliſſé dans la maiſon, pendant que nous ne cherchions point encore à en défendre l'entrée. Il ne lui aura pas été bien difficile d'entendre ce que nous diſions, & de bâtir ſa fable là-deſſus.

LE BARON.

Cela ſe peut; mais qu'importe ? La belle avance pour lui ! Tiens, l'Olive, demande à Liſette, malgré ſon déguiſement, je l'ai reconnu du premier coup-d'œil.

LISETTE.

Ah ! c'eſt vrai ; & moi qui flaire un amoureux de cent pas, je n'ai pas eu le moindre ſoupçon de la ruſe.

LE BARON.

Retournez à vos poſtes. Plus de mots d'ordre, & qu'on refuſe la porte à tout le monde.

L'OLIVE.

Quoi ! même au Capitaine Rolland ?

LE BARON.

Non, parbleu ! Eſt-ce que tu l'as vu ?

L'OLIVE.

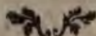
Et reconnu d'abord à ſon coſtume & à ſa figure. Il m'aurait ſuivi ; mais il m'a fait prendre les devants pour l'annoncer. Il attendait qu'on eût débarqué deux caiſſes d'effets précieux des Indes, dont il veut vous faire préſent. Il ſera ici dans la minute.

LE BARON, *à l'Olive.*

Reſte à la porte. Ne vas pas faire de quiproquo, en prenant quelqu'autre pour lui.

L'OLIVE.

Du diable ſi l'on m'y prend. ( *A l'Ingambe.* ) Allons, vieux pere, allons à nos poſtes. Sans toi, cependant, ſans ton témoignage, mon innocence ſoupçonnée, après avoir été battue, allait encore ſe voir indignement miſe à la porte.



## SCENE XII.

LUCILE, LE BARON, LISETTE.

(*Elle se met à travailler à un ouvrage quelconque.*)

LE BARON.

Oh ! ça, Mademoiselle, j'espere que nous verrons cette Lettre.

LUCILE, *la lui donnant.*

Volontiers, mon oncle ; je n'ai nulle envie de vous en faire un mystere : la voilà ; mais elle ne vous apprendra rien que vous ne sachiez déjà. Le Marquis m'y détaille la conversation que vous avez eu ensemble, le petit traité que vous avez fait. Il me dit mille choses obligeantes sur ce qu'il appelle ma beauté. Il me parle de son amour d'une maniere aussi délicate que galante. Convenez, mon oncle, qu'il a bien de l'esprit, & que sa physionomie ne dément pas l'élégance de son style.

LE BARON.

Si bien que vous en voilà coiffée ?

LUCILE.

Non pas, mon oncle ; mais je ne puis m'empêcher d'être flattée de son empressement, & mari pour mari, je l'aimerais mieux que votre Capitaine....

LE BARON.

Que vous épouserez cependant.

LUCILE.

Oui, si le Marquis échoue dans son projet.

LE BARON.

Il y échouera.

LUCILE.

Mais, s'il réussit ?

LE BARON.

En ce cas.... j'aurai fait tout ce qui dépendra de moi, & le Capitaine n'aura rien à me reprocher.

LUCILE, *gaiement.*

Ah ! vous me mettez à mon aise.

LE BARON.

Comment ?

LUCILE.

Faisons aussi un petit traité, mon oncle.

LE BARON.

Quel traité ?

LUCILE.

Que de quelque maniere que cela tourne, nous prendrons l'un & l'autre notre parti galamment.

LE BARON.

Pour la singularité du fait, je le veux bien. Vous épouserez le Capitaine sans murmurer, si je parviens à déconcerter les projets du Marquis.

LUCILE.

Oui, mon oncle, & vous signerez de même, de bonne grace, mon contrat avec le Marquis.

LE BARON.

Oui, ma chere niece. Si avant minuit, sans employer la violence, il trouve le secret de vous conduire chez lui.

LUCILE.

A merveilles. Allons, faisons la guerre en ennemis généreux.

LE BARON.

Vous resterez neutre.

LUCILE.

Je ne puis vous le promettre; je suis de trop bonne foi pour cela. Je sens que mon cœur incline en secret pour le Marquis.

LE BARON.

N'importe. Tenez, ma chere niece, épargnez-vous une peine inutile; je suis difficile à tromper.

LUCILE.

L'Amour est inventif.

LE BARON.

Je suis averti.

LUCILE.

Et voilà le bon. Où serait le mérite sans cela ! Mais ce qui me plaît dans tout ceci, c'est que je puis vous tromper sans scrupule; j'ai votre permission pour cela.

LE BARON.

Et moi, j'ai votre consentement pour vous tenir sous la clef, sans que vous ayez le droit de vous en plaindre.

LUCILE.

M'en plaindre! pas du tout. Je vais donc jouer le rôle d'une pupille de Comédie, que guette sans relâche un tuteur quinteux & bizarre. Il me faut prendre, n'est-ce pas, une mine réservée devant vous, les yeux baissés, le regard furtif & l'oreille aux aguets. Allons, mon oncle, tâchez de prendre de votre côté la figure qui vous convient, l'air bourru, inquiet & jaloux.

LE BARON.

Reposez-vous sur moi de mon personnage: soyez tranquille; mais demain matin....

LUCILE.

Demain matin?.... Oh! je veux retrouver mon oncle & l'embrasser de tout mon cœur.

## SCENE XIII.

LUCILE, LE BARON, L'OLIVE, FRONTIN, *en uniforme de Capitaine de Vaisseau*, LISETTE.

L'OLIVE.

Voici le Capitaine.

LE BARON.

Nouveau renfort.

L'OLIVE.

J'ai voulu vous le présenter moi-même, de peur qu'on ne l'escamotât dans l'escalier, & qu'un autre ne se présentât à sa place.

LE BARON.

C'est bon. Laisse-nous.

SCENE

## SCENE XIV.

LUCILE, LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

*(Quatre Porte-faix, avec deux caisses, dont une au milieu du Théâtre, & l'autre sur la droite, de maniere que l'on puisse bien voir celle du milieu, dans laquelle est le Marquis.)*

LE BARON.

EH! que je vous embrasse, mon filleul.

FRONTIN.

Bon jour, mon cher parrain; que j'ai de joie à vous voir. (*aux Porte-faix.*) Pourquoi porter cela jusqu'ici? (*au Baron.*) Pardon, ce sont deux caisses de nos bagatelles des Indes, dont je veux faire cadeau à ma future. J'avais dit qu'on les laissât en bas. (*aux Porte-faix.*) Retournez-vous en, mes amis, vous êtes payés. (*Ils sortent.*) Il semblerait, en vérité, que je veuille mettre de l'apparat à ces babioles.

LE BARON.

A quoi bon ces présens? Vous auriez été aussi bien reçu sans cela.

FRONTIN.

Je n'en doute pas; mais j'ai toujours entendu dire qu'en France on n'aimait que ce qui venait de loin, & ce sera, sans doute, tout le mérite de mon cadeau.

LISETTE, *se levant.*

Je suis curieuse de voir ces belles choses des Indes.

FRONTIN, *à part.*

Ah, diable! (*Haut.*) Avec plaisir. Commençons par celle-ci. (*Montrant la caisse à droite.*)

LE BARON.

Ah! nous avons bien autre chose à faire qu'à contenter la curiosité de Mademoiselle Lisette.

LISETTE.

Donnez, donnez-moi les clefs. (*Frontin serrant la main de Lisette, & celle-ci le reconnaissant.*) Ah! ah! — Par laquelle commencerai-je?

FRONTIN, *montrant la premiere caisse.*

Par celle-ci. Ce sont des étoffes. Ouvrez sans crainte, il n'y a rien de fragile.

LE BARON.

Que vous êtes bon!

*(Lisette ouvre la malle, se tient à genoux devant & a l'air d'examiner les effets, quoiqu'elle prête attention à la conversation.)*

FRONTIN.

Pourquoi pas, si cela peut la contenter? (*Saluant Lucile.*) Voici, sans doute, votre charmante niece. Elle a l'air bien sérieux. Ah! on rêve à la veille d'un mariage, cela donne à penser.

LUCILE.

Oui, sans doute, j'ai sujet de réfléchir.

FRONTIN.

L'hymen avec un Marin n'a rien que d'agréable. Il est si rare-

ment avec sa femme, qu'il n'a que le temps de la voir pour l'aimer; & puis, si par hasard il ne plaît pas, les dangers, l'inconstance de l'onde, la laissent toujours dans la douce expectative du veuvage.

LUCILE.

Si je prends un mari, c'est pour être toujours avec lui; je serais fâchée de lui survivre.

FRONTIN.

Eh bien! en ce cas, je suis votre homme. Je m'arrangerai de maniere que vous puissiez être de toutes mes courses. Inquiétudes, espoir, peines, dangers, bonheur, tout nous sera commun. Notre navire deviendra l'asyle de l'amour. Nous verrons ensemble les côtes du Malabar & celles de Guinée; par-tout je me ferai honneur de présenter ma femme; par-tout elle attirera les regards & les suffrages: nous serons heureux ensemble tous les jours de notre vie; & si par malheur une vague vient jamais à nous engloutir, nous aurons du moins la douceur de nous noyer de compagnie.

LISETTE.

( *A part.* ) Le drôle a de l'esprit. ( *Haut.* ) Comme c'est beau tout cela.

LUCILE.

Monsieur, je n'aime pas les voyages où l'on court de si gros risques.

FRONTIN.

Mon parrain, la future ne me paraît pas merveilleusement disposée en ma faveur. Y aurait-il quelqu'amourette en campagne? J'en serais fâché. Sa vue a fait sur mon cœur une impression trop profonde, pour que je ne sois pas disposé à faire valoir mes droits & à disputer sa main à mon rival, tel qu'il fut.

LE BARON.

Soyez sans inquiétude. C'est une bagatelle qui l'occupe.... une gageure.... Je vous conterai tout cela à table. C'est une histoire plaisante, un tour qu'on prétend nous jouer.... Allons, ma niece, acceptez la main de Monsieur.

FRONTIN.

Venez, ma belle Dame; je crois, sans peine, que l'espoir de vous posséder peut rendre capable de tout. ( *Ils sortent.* )

---

## SCENE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, *dans une des caisses.*

LISETTE.

C'est Frontin. Délicieux! Et moi qui ne le reconnaissais pas! Il s'exprime comme un homme de qualité. Cela n'est pas étonnant, un Valet-de-Chambre! Mais par quelle aventure joue-t-il ici le rôle de Capitaine? Est-ce de concert avec lui? Est-ce qu'on a gagné l'Olive?

LE MARQUIS, *dans la caisse.*

Lisette, Lisette, ouvre-moi.

LISETTE, *regardant.*

Qui m'appelle?

LE MARQUIS.

Moi, moi, qui étouffe.

LISETTE, *éclatant de rire.*

Ah! j'y suis. L'excellent tour! Chut, que je voie si nous sommes en sureté. ( *Elle regarde.* ) Bon! personne. ( *Elle ouvre.* )

LE MARQUIS, *sortant de la caisse.*

Eh! je respire. Cache-moi quelque part, je ne puis plus tenir là-dedans.

LISETTE.

Vous cacher? Je ne sais où. Il y a ici peu d'endroits sûrs, vu la défiance où l'on est. Mais l'Olive est donc du complot?

LE MARQUIS.

Non.

LISETTE.

C'est donc le Capitaine?

LE MARQUIS.

Non plus.

LISETTE.

Qui donc?

LE MARQUIS.

La vieille Nanci a tout fait. Elle a été trouver le Capitaine sur son bord; elle le retient par une fausse confidence. Il croit le Baron en campagne, & ne viendra que demain matin. Nous avons trompé l'Olive lui-même.

LISETTE.

Divin! L'affaire prend couleur à présent. Nous voici quatre contre trois dans la maison.

LE MARQUIS.

Nous saisirons le premier moment favorable à nos desseins.

LISETTE.

J'entends monter rapidement l'escalier. Jetez-vous dans ce cabinet. Tapissez-vous sous la toilette. ( *Le Marquis entre dans le cabinet, à sa droite.* )

## SCENE XVI.

L'OLIVE, LISETTE.

L'OLIVE, *accourant.*

LISETTE, Lisette! grande nouvelle.

LISETTE.

Comment?

L'OLIVE.

Parle bas, il est là.

LISETTE.

Qui, là?

L'OLIVE.

Un des Porte-faix m'a tout conté. Frontin fait le Capitaine, & le Marquis est dans cette caisse. Je vais le faire reporter en son hôtel par François qui va monter à cet effet; & puis, quand l'Ingambe, qu'on a envoyé en commission, sera de retour, nous rendrons au Seigneur Frontin les taloches que j'ai reçues.

LISETTE.

On t'a trompé. Je viens d'ouvrir cette caisse devant Monsieur : elle était pleine d'effets que j'ai déjà serrés.

L'OLIVE, *allant à la caisse.*

Cela ne se peut.

LISETTE, *ouvrant la caisse.*

Vois, elle est vide.

L'OLIVE, *étonné.*

Tu étais du complot.

LISETTE.

Imbécille ! songe que tu m'es promis. Comment un homme tiendrait-il là-dedans ?

L'OLIVE.

Il en tiendrait deux.

LISETTE.

Pas seulement la moitié d'un.

L'OLIVE, *se mettant dans la caisse.*

Entêtée !.... regarde si je n'y suis pas à mon aise.

LISETTE.

Oui, tu y tiendras...., & ta tête ?....

L'OLIVE.

Ma tête ?.... Tiens.... Regarde....

LISETTE.

Es-tu bien ?.... ( *Elle ferme vîte la caisse.* ) Bon ! je te tiens, à mon tour.

L'OLIVE, *criant dans la caisse.*

Finis donc. Ouvre-moi, ouvre-moi, j'étouffe.

## SCENE XVII.

LISETTE, FRANÇOIS, L'OLIVE, *dans la caisse.*

FRANÇOIS.

Em.... em.... emporter le Marquis en.... en.... son hôtel ? ( *Lisette fait signe qu'oui.* )

L'OLIVE, *crie dans la caisse.*

François...., Monsieur le Baron.

LISETTE.

Crie tant que tu voudras, du diable s'il l'entend.

( *François traîne la caisse, & Lisette la pousse.* ) (*)

## SCENE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE, *appelle le Marquis qui est dans le cabinet.*

Monsieur le Marquis, vous avez entendu, tout est découvert. La porte est libre, sauvez-vous, retenez l'Olive, vous aurez de mes nouvelles.

LE MARQUIS.

Pourquoi fuir ?

LISETTE.

Il le faut, sauvez-vous. J'ai mon projet en tête. Allez

(*) Pour faciliter ce jeu de Théâtre, on adapte des roulettes à la caisse.

recevoir l'Olive, c'est là l'essentiel, & gardez qu'il n'échappe.

LE MARQUIS.

J'obéis ; mais souviens-toi que mon bonheur dépend de toi. Je me fie à ton zele. ( *Il sort.* )

## SCENE XIX.

LISETTE, *seule.*

ALLONS, un coup de maître. L'Olive est parti. Accusons-le. Découvrons la premiere au Baron ce qu'il ne peut tarder d'apprendre. Gagnons sa confiance par ce dernier trait. Le reste ira de suite.

## SCENE XX.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN.

CHUT ! ton Maître monte sur mes talons. Point d'air d'intelligence.

LISETTE.

Et toi, décampe. Tout est découvert. Vois, le Marquis a disparu.

FRONTIN.

Ah, Ciel ! Comment ?

LISETTE.

Échappe-toi, à bon compte, pendant que la porte est libre.

## SCENE XXI.

LE BARON, FRONTIN, LISETTE.

( *Frontin va pour s'échapper, & se trouve nez à nez avec le Baron.* )

LE BARON.

OU allez-vous donc ? Nous allons prendre le café ici.

FRONTIN.

Je suis à vous dans la minute. ( *Il se sauve.* )

( *En même temps que Frontin s'échappe, Lisette tombe dans un fauteuil en jouant l'évanouissement.* )

## SCENE XXII.

LE BARON, LISETTE, *dans le fauteuil.*

LISETTE.

AH, Monsieur !

LE BARON.

Qu'as-tu donc ?

LISETTE.

J'ai à peine la force de parler.

LE BARON.

Que signifie cela ? L'un me fuit tout troublé, l'autre respire à peine.

LISETTE.

L'Olive.... Le Marquis.... Le Capitaine.... Je ne sais par où commencer.

LE BARON.

Eh bien ! le Capitaine ?

LISETTE.

Le Capitaine est un fripon.

LE BARON.

Prends garde à ce que tu dis.

LISETTE.

Ce Capitaine.... c'est Frontin, le valet-de-chambre du Marquis.... L'Olive était gagné.

LE BARON.

D'où le sais-tu ?

LISETTE.

Le Marquis était caché dans une des caisses.

LE BARON.

Il en manque une.

LISETTE.

Quand l'Olive a vu que je savais tout, vîte il a fait remporter la caisse par François. Avez-vous vu comme le feint Capitaine s'est vîte évadé. Moi, j'étais évanouie, je ne pouvais crier.... Je suis encore dans un état....

LE BARON.

Que je t'embrasse. Sans toi je courais risque d'être joué. Ce coquin de l'Olive !.... Ah ! je ne me fierai qu'à toi uniquement. Tiens voilà ma bourse pour prix de ton zele.

LISETTE.

Vous êtes trop bon, en vérité.

LE BARON.

Je ne saurais trop récompenser un service aussi signalé. Ah ! diable ! l'Ingambe & François sont dehors : courons à ma niece & fermons la porte de la rue. Qu'on est heureux cependant d'avoir des domestiques comme Lisette ! (*Il sort.*)

## SCENE XXIII.

LISETTE, *seule.*

VOILA de l'argent loyalement gagné ! Vivent les femmes pour la présence d'esprit ! Mais le tout est de conduire l'affaire à point. Rien de plus aisé. Nous n'avions que l'Olive à craindre, le voilà délogé. — Je m'admire ! Avec quel plaisir je trompe ce pauvre Baron, qui me paye si bien !... C'est sa faute ; pourquoi veut-il être plus fin que nous ? Pourquoi nous mettre dans le cas de ruser ? Pourquoi nous renferme-t-il ? Il ne sait donc pas comme c'est bon le fruit défendu ? Ah ! je te reconnais bien là irrésistible ascendant de l'esprit féminin ! *Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *descendant par les treillages appliqués au mur, du côté de la Reine.*

ON n'y voit goutte. Il est essentiel d'aller le plus doucement possible, de peur d'événement fâcheux. Ah ! m'y voilà enfin. ( *Il*

*avancé.* ) St, st, Lisette ! C'est juste l'heure du rendez-vous. Lisette par son billet m'assure qu'elle ne se fera pas attendre. Hem ! hem ! Je ne vois personne. Qu'elle n'aille pas me faire croquer le marmot ! Nous n'avons pas de temps de reste. Le terme approche où nous perdrions tout le fruit de nos ruses, & où il ne nous serait plus permis d'en employer de nouvelles. Lisette, hem ! Crier assez fort pour être entendu d'elle, & n'être pas entendu des autres, c'est assez difficile au moins : il vaut mieux attendre sans faire de bruit. Il est pourtant onze heures sonnées à toutes les horloges, & à minuit tout sera dit. Voyons, point de quiproquo. C'est par le Pavillon à droite qu'elle doit venir. L'oncle couche dans le Pavillon à gauche. — J'entends marcher ; je vois de la lumiere. ( *Il va au Pavillon à droite & regarde par la serrure.* ) Ce n'est point elle. Eh ! non, de par tous les diables. Ils sont plusieurs. Cachons nous derriere ces charmilles. ( *Il se cache derriere les charmilles à sa gauche.* ) ( * )

## SCENE II.

LISETTE, LE BARON, L'INGAMBE, *un bougeoir à la main*, FRONTIN, *caché.*

LISETTE.

IL n'est qu'onze heures.... Restez encore, Monsieur le Baron.

LE BARON.

Va, va, je ne crains rien, je puis dormir tranquille ; je me retire dans mon Pavillon.

LISETTE.

Que sait-on ? Les amoureux sont si malins !

LE BARON.

Que veux-tu que je craigne ? Ma niece est couchée, j'en suis bien sûr. J'ai eu la précaution d'emporter toutes ses hardes. Pas de cheminée à sa chambre, les fenêtres sont grillées, la porte est fermée à double tour, j'en ai la clef sur moi. De plus, le Capitaine....

LISETTE.

Et c'est le véritable, celui-là ! Vous l'avez été chercher vous-même.

LE BARON.

Oh ! j'en réponds. — De plus donc, le Capitaine, qui est prévenu, couche dans la chambre voisine : au moindre bruit, il serait sur pied, & puis son valet, garçon alerte, veille dans l'antichambre avec François : voilà dix fois plus de précautions qu'il n'en faut. Quand ce serait pour un prisonnier d'État, on n'en prendrait pas davantage. Le Marquis rirait trop de ma peur, s'il savait qu'après tant de soins je n'ai pas osé me coucher. Je suis seulement fâché d'avoir resté si tard. Depuis vingt-cinq ans, j'ai l'habitude de me coucher à neuf heures précises ; j'en serai peut-être incom-

(*) Les charmilles sont plantées le long des murs de côté ; mais à trois pieds de distance des murs. Elles ont cinq pieds de hauteur. Elle ne doivent point dépasser les fenêtres basses des Pavillons, & regnent presque jusqu'au fond du Jardin.

modé. Au fond, cependant, je suis enchanté de cette aventure; elle m'a fait connaître ceux de mes gens en qui je devais avoir de la confiance.

LISETTE.

C'est vrai.

LE BARON.

Adieu Lisette.

LISETTE.

Vous voulez donc vous retirer absolument. Eh bien! je veillerai pour vous. Je m'amuserai à pincer de ma guitarre, & si vous ne dormez pas, vous verrez que je ne dors pas non plus quand il s'agit de prouver mon zele.

LE BARON.

Je n'en doute plus.

LISETTE.

Monsieur, voici la clef de notre Pavillon; fermez, fermez, je vous en prie, la porte à double tour.

LE BARON.

Pourquoi cela? Ce serait t'offenser que d'avoir des soupçons.

LISETTE.

Je l'exige. (*Le Baron prend la clef, va au Pavillon.*) Bonne nuit, Monsieur le Baron. (*Elle entre, le Baron ferme la porte.*)

LE BARON.

Bonne nuit, mon enfant, bonne nuit.

## SCENE III.

LE BARON, L'INGAMBE, FRONTIN, *caché.*

LE BARON.

OH! je brûle d'être à demain matin pour aller faire mon compliment de condoléance à ce pauvre Marquis. Voilà nos jeunes étourdis, qui s'imaginent que rien ne leur résiste. Je voudrais pour la rareté du fait qu'il trouvât quelque expédient pour en venir à ses fins; mais cela ne se peut pas, cela ne se peut pas.

L'INGAMBE, *bâillant.*

Cela ne se peut pas, allons nous coucher. (*Ils entrent dans le Pavillon du côté du Roi.*)

## SCENE IV.

FRONTIN, *seul.*

QU'AI-JE entendu! Ah! la perfide! la scélérate de Lisette! C'est pour être témoin de son indignité qu'elle m'a fait venir ici. Fiez-vous à une femme après cela! Elle n'a reculé jusqu'au dernier moment, que pour enchaîner mon génie, & nous ôter tous les moyens de nous retourner. Et moi, qui croyais qu'elle m'aimait! Ah! si je ne craignais pas d'être entendu par le Baron & son fidele Invalide, qui me houspilleraient d'importance, comme je lui chanterais sa gamme, à cette traîtresse, à cette perfide! J'étouffe de colere, & si je pouvais l'injurier à mon aise, je sens que je serais soulagé d'un grand fardeau. Que ne peut-elle m'entendre. (*Il s'approche de la porte du Pavillon où Lisette est entrée & parle*

par

*par la serrure.*) Va, Monstre, va crocodille, serpent, lézard, va tout ce qu'il y a de plus noir & de plus méchant dans le monde, va, je te méprise, je t'abhorre, je te déteste.

(*Pendant qu'il finit son monologue, on voit Lisette sortir par une croisée basse, en dérangeant un gros barreau de fer.*)

## SCENE V.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, mons Frontin; est-ce à moi que tout ceci s'adresse?

FRONTIN.

Ahi! Que vois-je?

LISETTE, *l'amenant sur le devant de la Scene.*

Si j'avais du temps à perdre, je te rendrais sottise pour sottise; mais tu n'y perdras rien.

FRONTIN.

Es-tu sorciere?

LISETTE.

Mieux que ça. Je suis femme.

FRONTIN.

D'où sors-tu?

LISETTE.

De ce Pavillon.

FRONTIN.

Ce n'est pas par la porte, toujours.

LISETTE.

Le beau miracle! sortir par une porte! Il n'y a si mince génie qui n'en fît autant.

FRONTIN.

Par où donc?

LISETTE.

Par la croisée de ce Pavillon, dont j'ai eu l'adresse & le bonheur de déplomber un large barreau de fer, trop solidement attaché en apparence, pour qu'on ait le moindre doute de mon espiéglerie.

FRONTIN.

Je ne m'étonne plus si tu pressais tant le Baron de prendre la clef.

LISETTE.

C'était-là le coup de maître.

FRONTIN.

As-tu aussi déplombé les barreaux de la croisée de la chambre de ta maîtresse?

LISETTE.

Oh! non, ils tiennent trop bien.

FRONTIN.

Nous voici bien avancés. Comment la tirer de là?

LISETTE.

C'est déjà fait.

FRONTIN.

Tout de bon? Oh! que je t'embrasse.

LISETTE.

Tout beau: j'ai vos injures sur le cœur.

ment avec sa femme, qu'il n'a que le temps de la voir pour l'aimer; & puis, si par hasard il ne plaît pas, les dangers, l'inconstance de l'onde, la laissent toujours dans la douce expectative du veuvage.

LUCILE.

Si je prends un mari, c'est pour être toujours avec lui; je serais fâchée de lui survivre.

FRONTIN.

Eh bien! en ce cas, je suis votre homme. Je m'arrangerai de maniere que vous puissiez être de toutes mes courses. Inquiétudes, espoir, peines, dangers, bonheur, tout nous sera commun. Notre navire deviendra l'asyle de l'amour. Nous verrons ensemble les côtes du Malabar & celles de Guinée; par-tout je me ferai honneur de présenter ma femme; par-tout elle attirera les regards & les suffrages: nous serons heureux ensemble tous les jours de notre vie; & si par malheur une vague vient jamais à nous engloutir, nous aurons du moins la douceur de nous noyer de compagnie.

LISETTE.

(*A part.*) Le drôle a de l'esprit. (*Haut.*) Comme c'est beau tout cela.

LUCILE.

Monsieur, je n'aime pas les voyages où l'on court de si gros risques.

FRONTIN.*

Mon parrain, la future ne me paraît pas merveilleusement disposée en ma faveur. Y aurait-il quelqu'amourette en campagne? J'en serais fâché. Sa vue a fait sur mon cœur une impression trop profonde, pour que je ne sois pas disposé à faire valoir mes droits & à disputer sa main à mon rival, tel qu'il fut.

LE BARON.

Soyez sans inquiétude. C'est une bagatelle qui l'occupe.... une gageure.... Je vous conterai tout cela à table. C'est une histoire plaisante, un tour qu'on prétend nous jouer.... Allons, ma niece, acceptez la main de Monsieur.

FRONTIN.

Venez, ma belle Dame; je crois, sans peine, que l'espoir de vous posséder peut rendre capable de tout. (*Ils sortent.*)

## SCENE XV.

LISETTE, LE MARQUIS, *dans une des caisses.*

LISETTE.

C'EST Frontin. Délicieux! Et moi qui ne le reconnaissais pas! Il s'exprime comme un homme de qualité. Cela n'est pas étonnant, un Valet-de-Chambre! Mais par quelle aventure joue-t-il ici le rôle de Capitaine? Est-ce de concert avec lui? Est-ce qu'on a gagné l'Olive?

LE MARQUIS, *dans la caisse.*

Lisette, Lisette, ouvre-moi.

LISETTE, *regardant.*

Qui m'appelle?

LISETTE.

Hein ! Que dis-tu ?

FRONTIN.

Que tu es une femme unique.

LISETTE.

Pendant que Mademoiselle se préparera, va dire à ton maître d'être prêt dans un quart-d'heure.

L'OLIVE.

Ah ! ah !

LISETTE.

Qu'il vienne seul au bas des murs du jardin. Il frappera dans sa main, j'entendrai son signal, & quand je verrai le moment favorable, je pincerai sur ma guitare l'air : *Tandis que tout sommeille* ; qu'il saisisse l'instant pour sauter dans le jardin.

L'OLIVE, *toujours caché.*

Bon !

LISETTE, *vivement.*

Bon ! Excellent ! Sur-tout, qu'il ne précede pas le signal, & qu'il ne prenne pas un air pour l'autre. Il se pourrait que le Baron m'entendît pincer de la guitare, qu'il se mît à sa fenêtre, quoique je le présume bien endormi ; mais c'est qu'il faut tout prévoir ; alors j'attendrais qu'il se fût retiré. Allons, va-t en, tu es au fait.

FRONTIN.

De reste.

LISETTE. (*L'Olive se coule derriere la charmille qui est de l'autre côté.*)

Dans un quart-d'heure, ni plutôt, ni plus tard.

FRONTIN.

Hé, oui. (*Il s'en va.*)

LISETTE, *le rappelant.*

A propos, l'Olive ?

FRONTIN.

Toujours prisonnier.

LISETTE.

L'a-t on un peu étrillé ?

FRONTIN.

Oh ! oui, je t'en réponds. Il était en bonnes mains.

LISETTE.

Tant mieux ! il le mérite, c'est un sot.

FRONTIN.

Qui l'aurait été bien davantage, s'il t'eût épousée.

LISETTE.

Il a un visage à ça.

FRONTIN.

Sans doute. Mais, moi ?....

LISETTE.

Quelle différence !

FRONTIN, *l'embrassant.*

Ah, friponne ! Que n'est-il témoin de ce beau moment !

LISETTE, *le repoussant.*

Hé ! vas donc. Je te laisse & je monte à ma chambre. Toi, dé-

campe. Prestesse, exactitude & silence, voilà ce qu'il nous faut.
( *Elle entre par la croisée. Frontin a soin de se mettre en face, mais à quelques pas de la croisée par laquelle elle entre, ce qui empêche l'Olive de la voir, & lui fait croire qu'elle est entrée par la porte.* )

## SCENE VII.

FRONTIN, *seul.*

JE me sauve. ( *En grimpant.* ) Diable! point de faux pas ici. La peste! si j'allais me casser le cou, cela dérangerait tous nos projets, & l'on pourrait appeler cela, *faire naufrage au port.*

## SCENE VIII.

L'OLIVE, *sortant de derriere les charmilles.*

FAIRE naufrage au port! Eh! oui, tu feras naufrage au Port; & toi, & ta Lisette vous serez payés de vos fourberies. Les misérables! comme ils traitent un galant homme! À les entendre je ne suis qu'un sot. Allez, canaille insolente, allez, ce sot-là vous apprendra qu'il en sait autant que vous, & que si vous avez profité d'un hasard pour le jouer, il en profitera à son tour pour vous le rendre avec usure. Avertissons le Baron sans tarder. Comme il va être charmé de me revoir! Comme il doit être inquiet de son fidele l'Olive! ( *Il sonne au Pavillon du Baron.* ) Monsieur le Baron! Monsieur le Baron! Dormirait-il déjà? ( *Il regarde à la fenêtre.* ) Il n'est pas couché, je vois de la lumiere dans sa chambre. Sonnons encore, je ne risque rien. Lisette ne peut m'entendre, sa chambre est trop éloignée d'ici; & quand elle m'entendrait, son complot n'en avorterait pas moins. ( *Il sonne plus fort.* )

## SCENE IX.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *en dedans.*

L'INGAMBE.

QUI est-là?

L'OLIVE.

C'est moi.

L'INGAMBE.

Qui, moi?

L'OLIVE.

Oui, moi.

L'INGAMBE.

L'Olive?

L'OLIVE.

Lui-même.

L'INGAMBE.

Va te promener, nous n'avons pas besoin ici d'un drôle de ton espece.

L'OLIVE.

La jolie réception! Oh! le diable s'en mêle. Non, jamais on n'accueillit si mal l'innocence. ( *Retournant à la porte.* ) Pere l'Ingambe! Papa l'Ingambe! par charité.

## SCENE X.

L'OLIVE, L'INGAMBE, *sortant en bonnet de nuit & gilet.*

L'INGAMBE.

Que veux-tu ?

L'OLIVE.

Je te prie, je te supplie de dire à Monsieur le Baron que j'ai un secret de la plus grande importance à lui communiquer.

L'INGAMBE.

Je vais l'avertir; mais compte que tu n'en seras pas meilleur marchand. ( *Il lui ferme la porte au nez.* )

## SCENE XI.

L'OLIVE, *seul.*

Comme il me traite ! Voyez un peu le beau plaisir d'être fidele ! J'ai été battu aujourd'hui par tout le monde. Amis & ennemis, tout me tombe sur le corps. Mais il faut me réconcilier avec mon maître, & l'important service que je vais lui rendre, me vaudra sans doute un ample dédommagement des maux que j'ai soufferts pour lui.

## SCENE XII.

L'OLIVE, LE BARON, L'INGAMBE.

LE BARON, *en robe-de-chambre.*

Ah ! ah ! vous voilà, Monsieur le maraud, croyez-vous m'en imposer par quelque conte inventé à plaisir ?

L'OLIVE, *à genoux.*

Monsieur le Baron, je vous demande, à deux genoux, pardon de l'erreur où vous êtes.

LE BARON.

Misérable ! coquin ! fripon ! scélérat !

L'OLIVE.

Injuriez-moi sans bruit, battez-moi de même, si vous vous en sentez le courage; mais quand votre premier feu sera passé, permettez-moi de vous rendre un service signalé.

LE BARON.

Quel service ?

L'OLIVE.

Dans un quart-d'heure, on vous enleve votre niece.

LE BARON.

A d'autres !

L'OLIVE.

J'ai entendu le complot. Lisette mene l'intrigue.

LE BARON.

Bien imaginé ! Tu oses l'accuser, elle, Lisette ?

L'OLIVE.

Oh ! c'est une jolie fille ! Apprenez que c'est elle qui m'a fait emporter chez le Marquis.

LE BARON.

Toi ? Menteur effronté !

L'OLIVE, *avec le débit le plus vif.*

Elle-même. Si vous saviez avec quelle adresse, après avoir fait évader notre galant, elle m'a fait prendre sa place dans la maudite caisse. J'avais beau crier, elle riait de mes cris, & de voir, surtout, que ce sourd de François ne pouvait les entendre. Je me démenais comme un Diable, on ne m'en a pas moins changé de domicile. J'arrive, on leve le couvercle, quatre grands coquins de Laquais s'emparent de ma personne en éclatant de rire, ils me houspillent, me raillent & me bernent. Le Marquis m'ôte de leurs mains, m'enferme dans un cabinet grillé; j'y reste jusqu'à présent sans boire ni manger; je m'échappe à la fin en brisant la serrure, je me sauve à travers un jardin; le jardinier & son garçon me prennent pour un voleur, ils m'escortent à coups de gaule, je franchis un mur, je tombe dans un fossé, je me releve, j'entends qu'on me poursuit, la peur me donne des ailes & j'arrive sur les bancs de l'hôtel, encore tout ébahi de ma triste aventure.

LE BARON.

Après, après?

L'OLIVE.

Est-ce qu'il n'y en a pas assez à votre avis? Je veux entrer chez nous, bernique, visage de bois à la grande porte. Je fais le tour; qu'apperçois-je? Une échelle dressée contre les murs du jardin.

LE BARON.

Une échelle?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur, une échelle. Est-ce que je serais entré sans cela? J'y monte doucement, je descends de même; j'entends parler, j'écoute, je reconnais la voix de Lisette.

LE BARON.

De Lisette? Imposteur! Moi, qui l'ai fermée à clef dans le Pavillon.

L'OLIVE.

Cela ne l'a pas empêchée de sortir.

LE BARON.

Cela ne se peut pas.

L'OLIVE.

Ah! quel entêtement! Je vous dis que je l'ai reconnue, ainsi que Frontin, celui qui faisait le Capitaine. Dans quelques instans, le Marquis doit se trouver dans la rue. Il donnera le signal en frappant dans sa main. Lisette doit répondre en pinçant sur sa guitare: *Tandis que tout sommeille.* Votre niece descendra de sa chambre, trouvera le Marquis dans le jardin; ils escaladeront le mur, & bon voyage: ensuite courez après.

LE BARON.

Diable! ceci mérite attention. Lisette me tromperait! Elle se sera donc procurée de fausses clefs?

L'OLIVE.

Si vous ne voulez pas m'en croire, rentrez dans votre appartement, & demain matin vous ferez vos réflexions sur l'avis que je vous donne.

LE BARON.

François & le valet du Capitaine sont donc gagnés? Je m'y perds:

L'OLIVE.

L'instant approche. Quel parti prenez-vous

LE BARON.

Je veux les surprendre. L'Ingambe?

L'INGAMBE.

Mon Capitaine?

LE BARON.

Prends ta carabine.

L'INGAMBE.

Oui, mon Capitaine. (*Il va la chercher.*)

LE BARON.

Cachez-vous derriere ce berceau de charmille, & dès que le Marquis se montrera dans le jardin, vous le saisirez & le ramenerez à son hôtel.

L'OLIVE.

Il ne l'échappera pas cette fois, j'en réponds.

LE BARON.

Sans lui faire de mal, pourtant, ce sont nos conventions.

L'INGAMBE.

A quoi bon ma carabine?

LE BARON.

Pour lui faire peur.

L'INGAMBE.

S'il veut résister?

LE BARON.

Alors je me montrerai & il ne résistera pas. Moi, je vais me tenir tout près de la porte du Pavillon, pour saisir ma niece au passage. Tenez, voici la clef du jardin; je veux qu'il sorte plus commodément qu'il ne sera entré.

## SCENE XIII.

LISETTE *ouvre la fenêtre d'en haut*, LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

LISETTE.

LE moment approche, & elle n'est pas encore habillée.

LE BARON, *bas à l'Olive & à l'Ingambe.*

Chut, chut, c'est elle. Cachez-vous & ne soufflez pas. (*Ils se cachent derriere la charmille du côté du Roi.*)

LISETTE.

J'entends marcher. Est-ce vous?

LE BARON.

Oui, c'est moi.

LISETTE, *à part.*

C'est le Baron. Quel contre-temps!

LE BARON, *à part.*

Faisons la descendre, & quand je la tiendrai.... (*Haut.*) Lisette, descends, j'ai à te remettre quelque chose, & je me retire tout de suite.

LISETTE.

Débarrassons-nous en vîte. — Ouvrez, je suis à vous. (*Le Baron ouvre la porte.*)

## SCENE XIV.

LE BARON, L'OLIVE & L'INGAMBE, *cachés.*

LE BARON, *à part.*

PESTE! m'ayant reconnu, elle se serait bien gardée de donner le signal. Ce n'est pas assez de faire échouer leur projet, je veux encore avoir la satisfaction de les railler à mon aise, en les prenant sur le fait. ( *Il va à la porte par laquelle Lisette sort.* )

## SCENE XV.

LISETTE, LE BARON, L'OLIVE & L'INGAMBE, *cachés.*

LISETTE, *sa guitare à la main.*

QUE me voulez-vous?

LE BARON, *la fait asseoir sur une des chaises du jardin, qui sont devant la porte du Pavillon. Il s'assied aussi.*

Asseyons-nous & jasons un moment.

LISETTE, *à part.*

Le moment est bien choisi.

LE BARON.

Que dis-tu?

LISETTE.

Je vous écoute; mais si vous n'avez rien d'intéressant à me dire, permettez, Monsieur, que j'aille me coucher. Je suis si fatiguée... Je meurs d'envie de dormir.

LE BARON.

Tu m'as promis de veiller jusqu'à minuit.

LISETTE.

C'est vrai; mais je crains le serein.

LE BARON.

Tu t'es cependant promenée dans le jardin, après que tu m'as eu dit adieu.

LISETTE, *à part.*

Il m'a vue, tout est perdu.

LE BARON.

Eh bien?

LISETTE.

Quelle idée!

LE BARON.

Je t'ai vue. Tu causais même avec quelqu'un qui t'intéresse.

LISETTE, *à part.*

Il nous a écoutés. ( *Haut.* ) Comment cela se pourrait-il? J'étais enfermée.

LE BARON.

Et les fausses clefs? On s'en procure. Je t'ai entendue ouvrir & fermer la porte.

LISETTE, *vivement & à part.*

Il ne sait rien.

LE BARON.

Je suis au fait. Remets-les moi de bonne grace.

LISETTE.

Je n'en ai point. Voyez mes poches.

LE BARON, *à part.*

C'est ma niece qui les a; ne désemparons point la porte.

LISETTE, *bas.*

Il ne s'en ira pas. Que faire ?

LE BARON, *indifféremment.*

Je me ferai trompé peut-être ?

LISETTE.

Certainement.

LE BARON.

Qu'as-tu à la main ?

LISETTE.

Ma guitarre.

LE BARON.

Pinces-m'en un petit air.

LISETTE.

Elle n'est point d'accord.

LE BARON.

Si.... si.... Je t'en prie.... Un air, & je vais me coucher.

LISETTE.

Quel air ?

LE BARON.

Le premier qui te viendra en tête.

LISETTE.

Allons. ( *Elle pince un air quelconque. A peine est-il fini, qu'on entend le signal.* )

LE BARON.

Il y a dans la rue un amateur qui t'applaudit.

LISETTE, *à part.*

C'est le signal.

LE BARON.

Il faut être honnête. Dès qu'on a du plaisir à t'entendre, pinces-en un second. — *Tandis que tout sommeille*, par exemple.

LISETTE, *à part.*

Il sait tout. Nous voilà pris. ( *Haut.* ) Monsieur....

LE BARON.

Allons donc. Faut-il se faire prier, quand on a du talent ?

LISETTE.

Vous êtes instruit, je le vois.

LE BARON.

Ah ! ah !

LISETTE.

J'embrasse vos genoux.

LE BARON.

Point de grace. Pinces cet air, ou crains mon courroux. Ne bouge pas, obéis ; & s'il t'échappe un seul mot....

LISETTE.

Monsieur....

LE BARON.

Mademoiselle, je vous l'ordonne.

LISETTE.

Allons donc. ( *Elle pince l'air : Tandis que tout sommeille.* )

## SCENE XVI.

LE MARQUIS, LUCILE, *en homme*, LISETTE, LE BARON, L'OLIVE, L'INGAMBE.

*(Pendant l'air, le Marquis paraît sur le mur, & Lucile a une jambe hors de la fenêtre par où Lisette a déjà passé. A la fin de la premiere reprise de l'air, le Marquis saute dans le jardin, & tombe sur ses mains derriere la charmille. En même temps Lucile sort par la fenêtre, & va droit à la grille du fond. L'Olive & l'Ingambe, trompés par l'habit, la prennent pour le Marquis, & la saisissent au milieu du Théâtre. Lisette reste pétrifiée sur sa chaise. Lucile a l'air de se débattre, & garde un profond silence, en affectant de cacher sa figure.)*

L'OLIVE, *appercevant le Marquis au haut du mur, se coule tout doucement le long de la charmille qui est du côté de la Reine.*

JE le tiens. Ah! ah! vous voilà pris à votre tour, Monsieur le Marquis.

LISETTE.

L'Olive! c'est lui qui a tout découvert.

LE MARQUIS, *sur ses genoux derriere la charmille.*

Qu'entends-je!

L'OLIVE.

Vous ne dites mot. Ah! si vous n'étiez pas un Marquis, comme vous me payeriez ce que vous m'avez fait!

L'INGAMBE, *couchant Lucile en joue.*

Ne bougez pas, ou gare.

LE MARQUIS.

Chut! ne soufflons pas.

LE BARON, *très-gai.*

Bon soir, Monsieur le Marquis. Une autre fois vous serez plus heureux. Point de violence, & l'on ne vous en fera aucune. Allez, mes enfans, reconduisez-le à son hôtel, faites sentinelle à sa porte, & dès que minuit aura sonné, revenez l'un & l'autre. *(On emmene Lucile.)* Tirez la porte sur vous. Bonne nuit, mon cher voisin, bonne nuit.

## SCENE XVII.

LISETTE, *assise*, LE BARON, LE MARQUIS, *derriere la charmille.*

LE BARON, *au comble de la joie.*

IL se laisse emmener sans dire une parole. Un renard pris au trébuchet, ne serait pas plus honteux. *(à Lisette.)* Et toi, perfide, que réponds-tu?

LISETTE.

Que voulez-vous que je réponde? Je vous trompais, je faisais mon métier; mais le diable a déchaîné l'Olive pour nous nuire & renverser tous nos projets.

LE BARON.

Allons, je monte chez ma niece pour la complimenter. Que je vais la surprendre agréablement en lui annonçant la belle issue de ton entreprise. Elle sait nos conventions; ainsi, qu'elle n'aille pas prendre de l'humeur, cela ne remédierait à rien; j'aurais pris mon parti galamment, qu'elle en fasse de même. Adieu, Lisette, tu mériterais que je te misse à la porte, à l'heure qu'il est; mais tu peux remonter à ta chambre quand tu voudras. J'aime trop les gens d'esprit, pour t'exposer à coucher à la belle étoile. *(Il entre dans le pavillon à droite.)*

## SCENE XVIII.

LISETTE, LE MARQUIS.

LISETTE.

IL me plaisante, il a raison; il a assez beau jeu pour cela. — Je m'avise, pendant qu'il monte, si Mademoiselle sortait par notre fausse issue.... Excellente idée! (*Elle va à la fenêtre du Pavillon.*) Mademoiselle, Mademoiselle?

LE MARQUIS, *d'un peu loin.*

Lisette?

LISETTE.

Est-ce vous, Mademoiselle?

LE MARQUIS, *approchant.*

Eh! non: c'est moi.

LISETTE.

Vous? Et qui ont-ils donc emmené?

LE MARQUIS.

Ta maîtresse.

LISETTE, *avec l'expression de la plus grande joie.*

Elle? Ah! j'en mourrai de joie.... Elle? (*Elle court à la porte du Pavillon.*) Monsieur le Baron? Monsieur le Baron?

LE MARQUIS.

Tais-toi donc, tais-toi donc. Laisse, que je m'échappe.

LISETTE, *le retenant.*

Non pas, non pas. Il m'a raillée, il faut que je le raille à mon tour. (*Même jeu.*) Monsieur le Baron? Monsieur le Baron?.... Eh! venez donc, venez rire avec nous.

LE MARQUIS.

Tous les hommes sont beaux joueurs quand ils gagnent; mais quand ils perdent, c'est différent. Le Baron aura de l'humeur.

LISETTE.

Il n'oserait. Oh! vous ne connaissez pas le personnage. Monsieur le Baron, Monsieur le Baron?

## SCENE XIX.

FRANÇOIS, *un Valet du Capitaine, tous deux avec des bougeoirs;* LE BARON, LISETTE, LE MARQUIS, *caché derriere Lisette.*

LE BARON.

O CIEL! elle n'était pas dans son lit!

LISETTE.

Eh! non. Elle n'y a pas même été.

FRANÇOIS.

E... e... elle n'est... est... est pas sortie, je.. e.. e.. vous.. ous.. dis.

LE BARON, *avançant à Lisette, qui laisse voir le Marquis.*

Que vois-je?

LISETTE.

Le Marquis.

LE BARON.

Et ma niece?....

LISETTE, *avec la plus grande chaleur.*

Est chez lui. C'est l'Olive & l'Ingambe qui l'y ont conduite par votre ordre.

LE BARON.

Est-il possible?

## SCENE XX.

LES PRÉCÉDENS, L'OLIVE, L'INGAMBE.

L'OLIVE, *accourant.*

Nous l'avons remis chez lui. Minuit a ſonné, nous revenons, comme vous nous l'avez ordonné. ( *Appercevant le Marquis, il recule.* O Ciel! ai-je la berlue? Eſt-ce qu'ils ſont deux? ( *l'Ingambe témoigne le même étonnement.* )

LISETTE.

Non; mais Monſieur l'Olive eſt un ſot bien décidément.

LE BARON.

Ce n'eſt point elle qu'ils ont emmenée.

## SCENE DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LUCILE, FRONTIN, *des Domeſtiques avec des flambeaux.*

LUCILE, *entrant ſur le dernier mot, & gaiement.*

Pardonnez-moi, mon cher oncle. Eh bien! avez-vous perdu?

LE BARON.

Je ſuis ſtupéfait.

LISETTE.

Monſieur le Baron, remerciez l'Olive; c'eſt lui qui vous procure cette avanie.

L'OLIVE.

Eſt-ce ma faute? Soupçonnais-je ſon traveſtiſſement?

LISETTE.

Quand on écoute une converſation, il faut l'écouter toute entiere; autrement l'on s'expoſe à faire des ſottiſes.

LE BARON.

Je n'en reviens pas. Mais par quelle ruſe?....

FRONTIN.

On vous le contera. Pardon, Monſieur l'Olive, ſi je vous ai un peu houſpillé! Voilà à quoi l'on ſe haſarde, quand on embraſſe une mauvaiſe cauſe. ( *A Liſette.* ) Touche-là, mon enfant, tu m'appartiens par droit de conquête.

FRANÇOIS.

É... é... éveillera-t-on le Ca... a... a... apitaine?

LE BARON.

A l'autre!

LISETTE.

Allons, gai, Monſieur le Baron. Un galant homme prend ſon parti de meilleure grace.

LUCILE.

Mon oncle, quoique j'aie gagné, vous êtes toujours le maître.

LE BARON.

Oh! j'ai perdu. Soit adreſſe, ſoit haſard, j'ai perdu. (*Gaiement.*) Tant pis pour le Capitaine. Allons, mon neveu, elle eſt à vous.

LE MARQUIS.

Ah! vous me rendez le plus heureux des hommes.

LUCILE.

Que je vous aime, mon cher oncle. Ah! ça, convenez enfin, que vouloir garder une femme malgré elle, c'eſt la choſe impoſſible.

*FIN.*








Dumaniant

Guerre ouverte

MAY 6 1939

1